LES

PIONNIERS

DU

LAC NOMININGUE

OU

LES AVANTAGES DE LA COLONISATION

Drame en trois Actes

PAR

JOANNES IOVANNÉ

C. J. C. V.



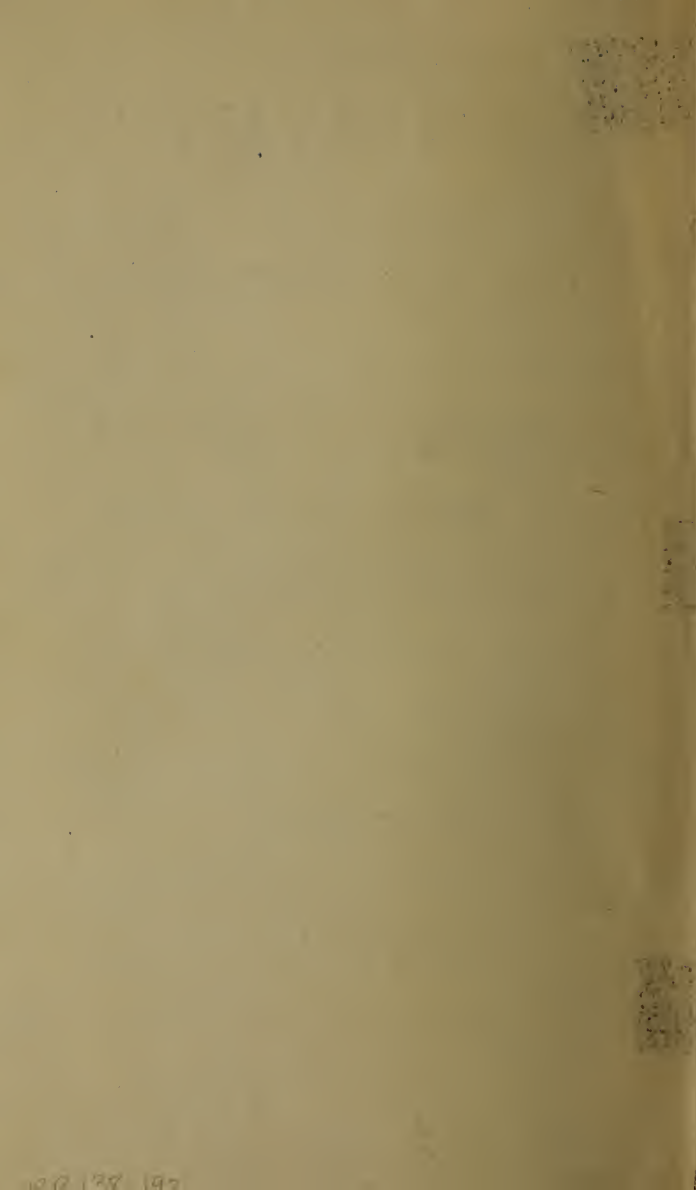
MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—

1883



PRÉFACE.

Obéissant à des conseils que je respecte, je publie ce drame dans les intérêts de la colonisation. Ce n'est pas, je le comprends, ce qui soulèvera le pays pour le jeter vers la forêt; mais, me fait-on remarquer, ne serait-ce qu'une goutte d'eau, j'aurai du moins apporté à cette effluve de paroles convaincues et patriotiques qui se disent chaque jour en certains quartiers, ma contribution, toute faible qu'elle soit, en faveur de cette œuvre religieuse et nationale. Chacun donne ce qu'il a.

Ce drame a été joué pour la première fois, au Séminaire de Ste-Thérèse, le 24 juin 1881, la veille de la sortie des élèves. Voici le compte-rendu qu'en donnaient dans le temps les *Annales Térésiennes :*

" Le premier acte se passe à Ste-Thérèse, le deuxième au Colorado et le troisième au lac Nominingue. Les diverses péripéties de ce drame nous montrent le résultat bien différent où sont arrivés les membres d'une même famille qui ont cherché l'aisance et le bonheur, les uns dans les manufactures du Massachusetts et les mines du Colorado, et les autres au pays dans le défrichement des terres nouvelles. (*Livraison du mois de mai* 1881.)

M. Blainville a décidé d'aller s'établir au lac Nominingue; déjà son gendre, Jean Rivard, y est rendu; son fils aîné approuve le projet; mais ses deux fils cadets, trompés par les promesses d'un embaucheur américain, préfèrent partir l'un pour le Massachusetts et l'autre pour le Colorado. Ces pauvres jeunes gens ne rencontrent aux Etats-Unis que misères, ennuis, désappointements et déboires. Cependant, Blainville prospère sur sa terre nouvelle; il est élu maire de la paroisse qu'il a créée, son gendre devient le représentant du comté à la législature locale; à la fin même, les deux fils cadets, ennuyés, ahuris, reviennent des Etats-Unis et sont heureux de commencer la vie de colon auprès de leurs parents. La pièce est entremêlée de réflexions justes et pra-

tiques sur l'agriculture, de détails nouveaux sur la colonisation, de scènes et d'incidents plus ou moins comiques qui mettent dans l'action, de la vie, du mouvement et de la variété. (*Livraison du mois de juin* 1881.)"

Qu'il me soit permis d'ajouter que, m'y étant pris trop tard à la fin d'une année scolaire, je n'eus guère que trois semaines, tout en restant chargé de mes occupations ordinaires, pour composer ce drame et le livrer aux acteurs qui devaient le représenter. Je ne dis pas cela pour excuser l'ouvrage, mais pour en expliquer les imperfections et les emprunts. Quant à le remettre une seconde fois sur le métier, je n'en ai ni le temps, ni la volonté, ni le courage.

Je dois au Rév. P. Hamon l'idée de mon *Canadien américanisé,* bien que, cependant, le *M. Drinkwater* de ma pièce ne joue pas tout à fait le même rôle et ait une toute autre fin que son *M. Waterspot.* J'ai tiré de Gérin-Lajoie, de pied en cap, trois de mes personnages, *Jean Rivard*, *Pierre Gagnon* et *Gendreau-le-plaideux* ; et pour qu'on reconnût plus facilement leur origine et leur filiation, je me suis bien gardé de changer leurs noms. Même quand elles revenaient à la circonstance et à mon but, j'ai conservé dans mon dialogue, non seulement les pensées, mais encore les paroles de l'éminent écrivain. Un article de la *Minerve* et un opuscule intitulé : "Le Père Trinquet," m'ont fourni la matière de quelques situations plus ou moins palpitantes. Enfin j'ai emprunté à Sulte, à Cartier et à Crémazie quelques-unes de leurs meilleures inspirations poétiques.

Quelle a donc été ma part de travail ? j'ai voulu créer une fable unique dans son développement, amener sur la scène des personnages qui soutiendraient leur caractère jusqu'au bout, mettre de la proportion entre les différentes pièces de l'ouvrage, et adapter au dialogue la manière et les paroles qui conviennent aux diverses conditions de la vie rurale, sans avoir recours pourtant aux expressions du bas comique. J'ai voulu, pour la partie morale, flétrir d'une manière éclatante la fourberie et la méchanceté des embaucheurs, faire

tomber par le spectacle de malheurs cuisants et de traverses sans nombre les illusions de ceux qui s'expatrient à la recherche de la fortune, et étaler aux regards et à l'admiration le succès brillant qui finit toujours par couronner les efforts des colons courageux et persévérants. J'ai voulu inspirer l'amour du sol natal en mettant en contraste la vie si dure que l'on traîne dans les souterrains des mines ou les prisons des manufactures avec cette vie si douce et si agréable que coule l'heureux habitant de nos campagnes canadiennes. En même temps, j'ai voulu faire connaître les avantages qu'offrent à la colonisation les cantons du Nord en semant dans le développement du nœud dramatique, quantité de renseignements puisés aux sources les plus autorisées.

Ai-je réussi ? à vous, lecteurs, de le dire. Dans tous les cas, ayant rendu à chacun ce qui lui appartient, je livre avec confiance mon travail à la bienveillance et à l'impartialité de votre critique.

J. B. P.

Ste-Thérèse, 8 décembre 1882,
fête de l'Immaculée Conception.

PERSONNAGES DU DRAME.

BLAINVILLE, colon du lac Nominingue, d'abord habitant de Ste-Thérèse.

CHARLES, JULES, FÉLIX, fils de Blainville.

RIVARD, colon du lac Nominingue, qui devient le gendre de Blainville.

GAGNON, *homme engagé* de Rivard.

GENDREAU, GRATTON, DESJARDINS, PAQUET, colons du lac Nominingue.

HECTOR, AMÉDÉE, petits fils de Desjardins.

BOILEAU, canadien américanisé.

BOISVERT, LEBRUN, canadiens émigrés.

SHORT, homme de police.

LAFLEUR, LABRIE, citoyens de Papineauville.

Plusieurs colons.

PREMIER ACTE.

SCÈNE I.

BOILEAU, JULES ET FÉLIX.

BOILEAU.—*Yes, my dear friends*, les Etats-Unis, voilà le pays du progrès, le pays de la liberté, le pays des chemins de fer, des *factories*, du *go-a-head* et de la *civilization*. Le Canada est un pays arriéré, vous n'avez pas de commerce, tout est *dull; you starve,* vous crevez de faim.

JULES —Il y a longtemps, monsieur, que vous nous répétez cela. Aujourd'hui nous avons un avis à vous demander. Réellement, pensez-vous que deux jeunes gens comme nous pourraient, en quelques années, amasser quelque argent aux Etats-Unis?

BOILEAU.—De l'argent! *my dear friends*, l'argent coule aux Etats-Unis comme ici l'eau dans la rivière. Aux Etats-Uuis, *you see*, tout le monde a de l'argent.

FÉLIX.—Tout le monde a de l'argent?

BOILEAU.—Cela s'entend, *you see*, tous ceux qui sont *smart*! Moi, je n'en manque jamais.

JULES.—Qu'appelez-vous un homme *smart?*

BOILEAU.—Un homme qui a du *pluck*.

JULES.—Et qu'est-ce que le *pluck?*

BOILEAU.—Le *pluck*... le *pluck, you see*, c'est un mot *yankee* qui signifie beaucoup de choses; le *pluck*, *yankee trick*, tout cela, ça ne se traduit pas en canadien, c'est comme qui dirait *a push forward*.....

FÉLIX.—Une poche, dites-vous?

BOILEAU.—*Yes, a push forward*, de la hardiesse, *you see*, une poussée en avant. Les Américains, *I tell you*, sont tous des *smart fellows*.

JULES.—Nous avons bien envie d'aller aux Etats-Unis.

BOILEAU.—Vous feriez bien, *my dear friends,* vous feriez bien... Au Canada, je m'ennuierais à la mort; il n'y a pas de vie, pas de joie, pas d'amusements, pas de liberté, pas de *go-a-head*.—Aux Etats-Unis, *my dear friends*, dans les manufactures du Massachusetts, vous gagneriez deux et trois piastres par jour.

Moi, par exemple, à Manchester, je suis *boss* dans une *factory*. Je gagne cinq piastres par jour, 60 piastres par semaine, 240 piastres par mois, 2880 piastres par année, plus qu'un Canadien n'en gagne dans toute sa vie dans ce chien de pays. Si vous allez dans les mines du Colorado, *suppose you get a chance*, vous pouvez gagnez dans une seule journée de 50 à 100 dollars.

Félix.—C'est vrai, cela s'est vu.

Jules.—Il y a longtemps que nous serions partis, mais nous craignions de faire de la peine à nos parents.

Boileau.—*Well! Well!* idée d'enfant que celle-là. Vous n'êtes pas pour vivre toujours sous la jupe de votre mère. Aux Etats-Unis, *you see*, un garçon est libre à 17 ans; *he looks for himself*, il travaille à devenir un homme par lui-même, *a self-made man*.

Félix.—Franchement, j'ai peur de m'ennuyer.

Boileau.—*Well! Well!* s'ennuyer comme un bébé ! Cet ennui se dissipera quand vous aurez passé la ligne qui vous sépare du pays de la liberté, quand vous respirerez à pleins poumons l'air de la grande république, quand vous vous reposerez à l'ombre de la bannière étoilée, *the stars and stripes*.

Jules.—Y a-t-il des églises dans ce pays-là ?

Boileau.—*Oh! Yes,* tant et plus. Mais, *you see*, aux Etats-Unis, nous n'allons pas à la messe tous les dimanches, beau temps, mauvais temps, comme vous le faites au Canada. Nous y allons les jours de grandes fêtes pour entendre la musique.

Jules.—Comment donc passez-vous la journée ?

Boileau.—*Well! Well!* le plus agréablement du monde. Tantôt avec nos amis, nous prenons une *walk* dans la ville; tantôt nous allons faire une *ride* à la campagne, une *trip* dans les bois, une autre fois nous partons en *steam-boat* pour un *tea-party* dans quelque île voisine. Nous, Américains, *you see,* nous ne sommes pas scrupuleux.

Jules.—Nous vous remercions de vos renseignements, M. Boileau...

Boileau.—M. Boileau, M. Boileau?.... C'est vrai, je m'appelais comme cela quand j'étais au Canada, mais depuis que je suis aux Etats-Unis, *you see*, je m'appelle M. *Drinkwater*.

Félix.—M. *Drinkwater* ? et pourquoi ?

Boileau.—C'est bien simple, *you see*, *Drink* veut dire *boit*, *water* veut dire *eau*, *Drinkwater* veut dire Boileau, cela sonne mieux aux oreilles des *Yankees* ; et avec un nom comme ça vous pouvez passer pour un Américain *fictif*. Vous comprenez ?

Félix.—Je comprends, je comprends... Y a-t-il beaucoup de Canadiens qui changent ainsi leur nom ?

Boileau.—Tous ceux qui sont *smart*, qui ont du *pluck*. Langevin, *you see*, s'appelle *Angelwine*, Dubois, *Wood*, Legris, *Green*,

Boisvert, *Greenwood*, Lebrun, *Brown*, Lecourt, *Short*, Laframboise, *Raspberry*. J'ai très bien connu ce Canadien américanisé qui a tant fait parler de lui dernièrement à Montréal, M. Jedeau, *Master Waterspot.*

Jules.—Ah ! M. Waterpot, l'ami du Rév. Père Hamon ?

Boileau.—*Yes, my dear friends*, celui-là même. Vous, par exemple, vous vous appelleriez... *well, well, let us see... ville* se dit *town or city*, vous pourriez vous appeler *Master Blaintown* ou *Master Blaincity*. Cependant, à votre place, je préfèrerais *Blaine* tout court.

Félix.—Et pourquoi ?

Boileau.—Parce que, *you see*, le ministre d'état du président Garfield s'appelle Blaine, et l'on pourrait vous prendre pour deux de ses cousins.

Jules.—Je ne prétends être ni ministre d'Etat, ni président.

Boileau.—Aux Etats-Unis, *you see*, tout est possible. Tout le monde, là, se mêle de politique, tout le monde peut parvenir. Garfield, à 19 ans, ne savait pas lire. Grant, avant d'être général, n'était qu'un marchand de tabac. Pour moi, *my dear friends*, entre nous, j'ai mes espérances ; j'ai l'œil fixé sur la Maison Blanche.

Jules.—Pour nous, M. Drinkwater, nous ne visons pas si haut ; si seulement nous pouvions gagner quelque argent...

Boileau.—*Then! my dear friends,* courage, partez. Pensez-y sérieusement ; dans une heure je reviendrai dire *good-bye* à M. votre père, donnez-moi alors une réponse définitive. Et la semaine prochaine, ensemble nous prenons les *cars* pour le pays du progrès, de la liberté, du *go-a head* et de la *civilization*. Dites avec moi, vive les Etats-Unis !

Jules et Félix, (*avec honte*). — Vive les Etats-Unis ! (*Boileau sort.*)

SCÈNE II.

Jules et Félix.

Jules.—Le sort en est jeté, mon frère, je pars.

Félix.—Moi aussi.

Jules.—Je m'en vais au Colorado.

Félix.—Moi, au Massachusetts.

Jules.—Le rendement des mines est plus considérable.

Félix.—Celui des manufactures plus lent, mais plus sûr.

Jules.—Allons-nous avertir nos parents ?

Fèlix.—Oui, c'est plus respectueux.

Jules.—Ils vont s'opposer à notre départ.

Félix.—Ils finiront par y consentir.

Jules —Maman n'y consentira jamais.—Mais voici notre père. Ne dis rien. (*Blainville entre.*)

SCÈNE III.

Jules, Félix et Blainville.

Blainville.—Mes enfants, je viens d'apprendre une bien fâcheuse nouvelle. Est-ce le cas que vous vous êtes laissés *débaucher* par les trompeuses paroles de M. Boileau, et que vous avez l'intention de partir pour les Etats-Unis?

Jules.—Mon père, qui vous a dit cela?

Blainville.—Peu importe. Avez-vous l'intention de partir, mon fils? répondez.

Jules.—Oui, mon père.

Blainville.—Pourquoi, mes enfants, nous quitter de la sorte? pourquoi faire mourir votre pauvre mère de chagrin?

Jules.—Mon père, nous voici bientôt à l'âge de nous établir; vous ne pouvez nous donner des droits suffisants pour nous acheter des terres, il nous faut pourvoir à notre avenir.

Blainville.—Mes enfants, il y a longtemps que cette question me préoccupe; je viens de la résoudre heureusement, j'ai lieu de le croire, avec le consentement de votre mère et de votre frère ainé; j'espère que vous ne refuserez pas votre assentiment.

Félix.—Mon père, que voulez-vous dire?

Blainville.—Je veux dire que nous irons nous établir tous ensemble dans une paroisse ou nous vivrons les uns à côté des autres, heureux, contents, sans avoir besoin de nous disperser par le monde.

Félix.—Et nous aurons chacun une terre?

Blainville.—Au moins chacun une.

Félix.—Avez-vous pour cela assez d'argent?

Blainville.—J'ai de l'argent de reste. Nous vendrons ici; nos dettes payées, il nous restera plus de douze mille francs. Là, les terres ne coûtent pas cher.

Jules.—Où donc se trouve cette heureuse paroisse.

Blainville.—*A la Rouge* de M. le curé Labelle.

Jules.—Dans les townships!

Félix.—Au fond du Nord!

Blainville.—Oui, mes enfants; votre frère qui est partie depuis huit jours, est allé visiter ces cantons, afin d'y choisir un endroit

favorable, il doit revenir aujourd'hui. Que dites-vous de ce projet?

Félix.—En vérité, j'aime mieux mourir que d'aller par là.

Jules.—Nous sommes certains d'y manger de la misère tout le temps de notre vie, au milieu des racines et des souches.

Blainville.—Au contraire, mes enfants, dans quatre ou cinq ans, nous aurons de grands *déserts* autour de nos maisons; dans dix ans nos terres seront toutes faites, et nous serons de riches propriétaires.

Jules.—L'habitant sera toujours pauvre, mon père, le rendement du sol est trop lent, la terre ne paie pas les sueurs dont on l'arrose.

Félix.— Nous allons nous appauvrissant sur une belle ferme à Ste-Thérèse, comment nous enrichir sur une terre en bois debout?

Blainville.— Mes enfants, ce qui nous appauvrit, c'est la mauvaise culture; l'expérience instruit, nous changerons notre manière de cultiver. Nous élèverons plus d'animaux; et, par les engrais, nous rendrons à la terre ce que nous lui enlevons.

Jules.—Puis à la Rouge, c'est si loin!

Félix.—Vraiment, c'est plus loin qu'aux Etats-Unis.

Jules.—C'est un véritable exil!

Blainville.—Quand on demeure avec son père et sa mère, quand on vit avec ses enfants, on est toujours proche. Posséder sa terre, habiter sa maison dans une paroisse catholique, au milieu des siens, dans son pays, on ne peut pas dire que c'est un exil; c'est là véritablement la patrie.

Jules.—Comment ferez-vous pour écouler vos produits?

Félix.—Il nous faudra huit jours pour nous rendre au marché.

Blainville.—D'abord, notre marché sera à St-Jérôme, au terminus du chemin de fer de la colonisation. En attendant que M. Labelle, avec son chemin de fer du Lac Témiscamingue, ait poussée une pointe dans nos montagnes, (ce qui ne pourra tarder longtemps, le gouvernement a fait construire de bons chemins carossables depuis St-Jérôme jusqu'au fin fond des cantons les plus éloignés. Les marchands eux-mêmes, dans l'intérêt de leur commerce, viendront chercher nos produits jusque dans nos paroisses. Du reste, le changement que nous apporterons dans notre mode de culture, nous permettra de faire autant d'argent dans un seul voyage qu'aujourd'hui en dix.

Jules.—Comment?

Blainville.—Notre agriculture roulera sur l'élevage du bétail. Tous nos produits, foin, avoine, patates, betteraves se consumeront dans nos étables. Nous ferons du fromage et du beurre en quantité. Il ne faudra pas un grand nombre de voyages de cinq à six mille livres de beurre, pour faire une bonne poignée d'argent.

Jules.—Oui, mais cela suppose de belles terres comme à Ste-Thérèse.

Félix.—Tandis que dans le Nord, vous ne voyez que des côtes, des montagnes coupées à pic et des rochers arides.

Blainville.—Les parties montagneuses, nous les laisserons en pacage, en sucreries, en bois debout, d'ou nous tirerons notre bois de chauffage pour nos hivers, et à côté nous cultiverons les belles terres.

Jules.—Il n'y a pas de belles terres dans ces cantons.

Félix.—Y a-t-il rien de triste comme *Ste-Hyppolite*, par exemple, ou bien l'*Arnouche*? des rochers nus, des pics abrupts, c'est la terre que le bon Dieu a donnée à Caïn, après sa malédiction.

Blainville.—Mes enfants, vous n'avez visité que l'entrée des Laurentides, et c'est là que se trouve le plus mauvais terrain de ces montagnes; mais en poussant plus avant dans l'intérieur, vous rencontrez de belles plaines, de riches plateaux où les terres sont excellentes, meilleures toujours que dans la *Grand' Ligne* ou la *Côte St-Louis*, tout aussi bonnes que nos terres de la *Grand' Côte* ou de la *Rivière Cachée*. (*Charles entre.*)

SCÈNE IV.

Jules, Félix, Blainville et Charles.

Charles.—Bonjour, mon père, me voici de retour.

Blainville.—Bonjour, mon enfant, je t'attendais aujourd'hui. Bon voyage?

Charles.—Excellent, on ne pourrait souhaiter rien de mieux. Je vous conterai cela en détail. Mais Jean Rivard est là, dans la grande salle, qui vous attend, il désire vous parler.

Blainville.—Jean Rivard!

Charles.—Oui, il est descendu avec moi en compagnie de son homme engagé, Pierre Gagnon. Ils viennent se promener dans leur famille, et ils s'en retournent la semaine prochaine.

Blainville.— Rivard! en voilà un jeune homme de cœur; il a du courage et du nerf. Il réussira ou je me trompe fort. (*Blainville sort.*)

SCÈNE V.

Jules, Félix et Charles.

Jules.— Depuis qu'il est rumeur qu'il a l'intention de se faire le gendre de mon père, le futur beau-père rafole de Jean Rivard.

Félix.— Je gage que c'est Rivard qui lui met dans la tête l'idée de coloniser.

Charles.— Il ne saurait faire mieux: vive les colons!

JULES.— Comme tu es revenu content ! comme tu es radieux !

FÉLIX.— Aurais-tu fait, par hasard, dans le cours de ton expédition, la rencontre de quelque jolie blonde ?

CHARLES.— Oh ! bien mieux que cela.

JULES.—Comment donc ? conte nous cela, mais vite.

CHARLES.— Eh bien, je suis devenu propriétaire.

JULES.—Ah ! ah !

FÉLIX.—Propriétaire ?

CHARLES.—Oui, j'ai maintenant à moi en pleine propriété, sans aucune redevance quelconque, sans lots ni rentes, un magnifique lopin de cent acres de terre.

FÉLIX.—Oui, de terre en bois debout ; on connait cela.

JULES.—La belle affaire, comme si chacun ne pouvait en avoir autant.

FÉLIX.—Dis donc, Charles, est-ce que celui qui t'a vendu ce magnifique lopin de terre s'engage à le défricher ?

CHARLES.—Nullement, je prétends bien le détricher moi-même.

JULES.— Oh ! oh ! quelle belle spéculation ! mais sais-tu, Charles, que te voila devenu riche ? cent arpents de terre..... à bois. Mais, c'est un magnifique établissement.

FÉLIX.—Si tu te laisses mourir de froid, ce ne sera pas au moins faute de combustible.

JULES.—A ta place je me ferais commerçant de bois.

CHARLES.—Riez tant que vous voudrez, mais retenez bien ce que je vais vous dire : j'ai vingt et un ans et je suis pauvre ; à trente ans, je serai riche, plus riche que mon père ne l'est ici. Ce que vous appelez par ironie un magnifique établissement vaut à peine vingt-cinq louis aujourd'hui, il en vaudra deux mille alors.

JULES.—Et avec quoi obtiendras-tu ce beau résultat ?

CHARLES.—(*Montrant ses deux bras*) avec cela.

JULES.—C'est bien, je t'en souhaite.

FÉLIX.— A propos, Pierre Gagnon est descendu avec Jean Rivard ?

CHARLES.—Oui.

FÉLIX.—Il est toujours le même ?

CHARLES.—Toujours d'une gaité intarissable.

FÉLIX.— Il a toujours ses propos comiques et son gros rire jovial ?

CHARLES.—Toujours. Il s'endort le soir en badinant, et il se réveille le matin en chantant.

JULES.—Il ne s'est pas trop ennuyé au fond de ces bois ?

CHARLES.— S'ennuyer ? mais savez-vous bien que ces gens-là

ont plus de plaisir par là que nous autres par ici ? Le soir, après leurs travaux, ils se réunissent cinq ou six dans un chantier, et ils s'amusent comme des bossus. C'est un feu roulant d'histoires et de chansons à n'en plus finir. Ces gens-là, voyez-vous, ont l'espérance au cœur, ils ont l'assurance du succès, ils ne sont pas écrasés, comme nous, par un travail stérile et inutile. Le dernier soir surtout que j'ai passé au Nominingue, Pierre nous a fait rire à nous en tenir les côtés.

Félix.—Qu'est-ce qu'il vous contait donc de si drôle ?

Charles.—Cinquante folies que j'ai oubliées, entre autre l'éloge funèbre de Michel Morin, bedeau de l'église de Beauport.

Jules.—Chut ! voici M. Drinkwater.

Félix.—M. Drinkwater ?

Charles.—Oh ! l'imposteur, je voudrais le voir à cent lieues. (*Boileau entre*).

SCÈNE VI.

Jules, Félix, Charles et Boileau.

Boileau.—*Well, sir, master* Blainville n'est pas ici.

Charles.—Non, monsieur.

Boileau.—Avant de partir pour les Etats-Unis, *you see*, j'étais venu lui dire *good-bye*.

Charles.—Vous êtes bien aimable, monsieur.

Boileau.—Voudrez-vous lui présenter *my best respects ?*

Charles.—Avec plaisir, monsieur.

Boileau.— *Well! well! my dear friends*, êtes-vous prêts à prendre les *cars* avec moi ?

Charles.— Non, monsieur.

Boileau.—Et pourquoi ?

Charles.—Parce que nous nous y opposerons.

Boileau.—Vous vous opposez alors à leur fortune, *you see.*

Charles.—Nous ne voulons pas faire fortune.

Boileau.—A leur bonheur.

Charles.—Nous resterons ensemble et nous aurons le bonheur.

Boileau.—*Well! well!* ce ne sont plus des enfants, s'ils veulent eux, *you see*, partir pour le pays de la liberté.

Charles.—Ils sont aussi libres ici que les esclaves de manufactures.

Boileau.—Pour le pays du *go-a-head?*

Charles.—Dites plutôt le pays du *go-to-hell.*

Boileau.—Vous ne pouvez pas retenir tout le monde, *you see*, dans ce triste Canada.

Charles.—Le Canada n'est triste que pour une certaine classe d'individus.

Boileau.—Et laquelle, *sir?*

Charles.—Les renégats.

Boileau.—Et quels sont ces renégats?

Charles.—Ceux qui méprisent leur patrie.

Boileau.—Est-ce moi?

Charles.—Vous.

Boileau.—*Well! well!* vous m'insultez dans votre maison, vous n'êtes pas un *gentleman*.

Charles.—Aussi gentilhomme, monsieur, que celui qui vient colporter des mensonges dorés, tromper la jeunesse et l'inexpérience, semer le trouble et le chagrin dans les familles.

Boileau-—*Well! good-bye*, *sir*, et que le bon Dieu vous conserve.

Charles.—Que le diable vous emporte. (*Boileau sort.*)

SCÈNE VII.

Jules, Félix et Charles.

Jules.—Vous avez été un peu vif, mon frère.

Charles.—Peut-être, mais il y a longtemps que ce M. Drinkwater me pèse sur les épaules. Cela me crispe, cela me tombe sur les nerfs, quand je vois de ces Canadiens insensés, renégats, apostats qui, n'ayant pas assez d'intelligence pour comprendre les avantages de leur pays, le ravalent et le déprécient.

Félix. Toujours est-il que M. Boileau fait mieux ses affaires aux Etats-Unis qu'au Canada. Il vivait comme un gueux ici, et il est revenu tout cousu d'or.

Charles.—Oui, toute sa fortune, peut-être, consiste dans les habits qu'il a sur le dos, et probablement il n'a d'autre or que les bagues qu'il porte à ses doigts, et les boutons qui ornent sa chemise.—Croyez-moi, mes chers frères, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de vendre ici et d'aller nous établir tous ensemble dans les cantons de la rivière Rouge. Imitons Jean Rivard. Pourtant il est instruit, lui; il a tout fait son cours d'étude, et cependant il n'a pas craint de s'enfoncer dans la forêt; déjà il est bien récompensé.

Jules.—Est-il bien vrai que les terres y soient aussi belles que nous le disait Papa, il n'y a qu'un instant.

Charles.—Plus belles encore, je n'en doute pas; on ne peut se faire une idée de leur valeur et de leur excellence sans les avoir visitées. A chaque pas, j'étais frappé d'étonnement et

d'admiration. Tenez, voici un petit livre qui n'est pas gros, mais qui vaut son pesant d'or, il vous donnera sur ces cantons des renseignements précieux.

Félix.—Où l'as-tu pris?

Charles.—A St-Jérôme.

Jules.—Quel est ce livre?

Charles.—Lis.

Jules.—" Pamphlet sur la colonisation dans la vallée de l'Ottawa, au nord de Montréal, par le Rév. A. Labelle, curé de St-Jérôme." Ce monsieur Labelle est bien un homme universel, il s'occupe de toutes sortes de questions: agriculture, chemin de fer, colonisation, etc., etc.

Charles.—Oui, c'est un grand patriote. Si tous les Canadiens l'écoutaient, le pays entrerait bientôt dans une nouvelle voie de prospérité.

Félix.—L'as-tu vu? Lui as-tu parlé?

Charles.—Il n'y a pas moyen de passer à St-Jérôme sans arrêter faire une visite au presbytère. Il est le roi du nord, il en parle comme de son domaine. Il en connait tous les coins et recoins comme nous connaissons notre terre. D'après lui, plus de la moitié, près des deux tiers du terrain dans ces cantons, est propre à la culture.

Jules.—Pour toi, mon frère, quelles sont tes impressions personnelles? Qu'as-tu vu de tes yeux?

Charles.—J'ai rencontré de belles vallées unies comme la main, le long des rivières et sur le bord des lacs qui foisonnent dans ces parages; en général, les sommets des montagnes y sont peu élevés, et y forment des plateaux étendus. A vrai dire, passé la Chûte-aux-Iroquois, il n'y a plus de montagnes, ce sont des collines de trois cents pieds d'élevation tout au plus, des pentes douces et des côteaux aux croupes arrondies. Les terres y sont d'une qualité à satisfaire les plus difficiles. Ce sera un pays comme les cantons de l'Est, avec une surface ondulée, plus propre que nos terres de Ste-Thérèse au drainage et à l'écoulement des eaux, offrant les points de vue les plus magnifiques, et les paysages les plus enchanteurs.

Jules.—Quel est le bois qui croît dans les vallées et sur les plateaux?

Charles.—En certains endroits, on voit un peu de bois mou; mais en général, ces terres sont riches en érable, en orme, en hêtre, en frêne, en merisier, en toutes sortes de bois francs.

Félix.—Quel est le fond de la terre?

Charles.—Ici une terre grise mêlée d'argile, plus loin une terre jaune, sans mélange de sable, douce au toucher, avec des veines

de chaux et de phosphate ; en un mot un sol très riche, facile à cultiver, fertile, inépuisable.

Jules.—Les cantons sont-ils tous arpentés ?

Charles.—Presque tous, et chaque jour l'arpentage avance rapidement, les chemins s'ouvrent de tous côtés.

Jules.—Y a-t-il bien du monde d'établi ?

Charles.—Plus de 4000 personnes ; les différentes concessions, ajoutées les unes au bout des autres, formeraient un rang de plus de 75 milles de long ; et, chaque semaine, St-Jérôme voit passer de nouveaux convois de colons qui vont fixer leurs pénates dans cette nouvelle terre promise.

Félix.—Ont-ils des moulins au moins pour moudre leur sarrasin jaune ?

Charles.—D'abord ils récoltent plus de blé que de sarrasin, puis les pouvoirs d'eau abondent dans ces lieux accidentés. Déjà des hommes entreprenants y ont élevé plusieurs moulins à farine, ainsi que plusieurs moulins à scie.

Jules.—Y voit-on des chapelles pour le service religieux?

Charles.—Il y a des chapelles et des prêtres. Un curé réside à St-Jovite, canton Salaberry ; un autre à la Chute-aux-Iroquois. Ils ont chacun une église bien fournie d'ornements et de vases sacrés. De plus, une dizaine de chapelles sont en construction, s'élevant dans les sites les plus agréables. Six cloches, bénies l'hiver dernier à Montréal, chez les pères Jésuites, font résonner les échos de ces montagnes de leurs joyeux carillons.

Jules.—Je suppose que ces prétendues paroisses sont des espèces de missions?

Félix.—A peu près comme on en trouve chez les sauvages !

Charles.—Pas du tout. Ce sont de véritables paroisses, parfaitement organisées. On y a même formé des municipalités scolaires et civiles. St-Jovite est un village florissant qui s'est donné le luxe d'un aqueduc. Plus d'un endroit possède la malle une fois par semaine ; enfin, je ne saurais trop vous le répéter, ces diverses localités se développent à merveille ; la prospérité s'accroît à vue d'œil, les colons avancent le défrichement avec rapidité ; il y en a plusieurs qui comptent déjà le rendement de leurs terres par mille minots de grain, remarquez bien, quatre à cinq mille minots.

Jules.—Dans ce paradis terrestre, où as-tu fixé le lieu de ta future résidence?

Félix.—A la *Repousse*, je suppose, ou bien à l'*Epouvante*.

Charles.—Sur les bords du lac Nominingue, à quelque distance de chez notre ami Rivard, dans le canton Loranger. Voici ce qu'en dit le petit livre de M. Labelle : " C'est un des cantons

des plus favorables à la colonisation. On compte huit lieues tout autour des deux lacs Nominingue et du lac des Iles qui sont très propres à la culture. C'est le bois franc qui domine partout. Le canton se trouve presqu'au milieu entre la Rouge et la Lièvre, et un chemin entre les deux rivières doit aboutir à la grande baie ouest du grand Nominingue, où le site d'un collège, d'un couvent, d'une église, est fixé. C'est un point important pour établir dans la suite sur de bonnes terres, au moins 10,000 familles dans les parties supérieures des rivières Rouge, Nation, Lièvre et Kiamika.

JULES. — Cette description est vraiment attrayante, elle met l'eau à la bouche.

FÉLIX. —C'est à donner envie de se coloniser.

CHARLES.--De plus, M. Bureau, arpenteur du gouvernement, dans une lettre à M. le curé de St-Jérôme, s'exprime ainsi à propos de ce canton : " Rien n'est comparable à la région du lac Nominingue et à toute cette vaste étendue de terrain circonscrit par le lac Nominingue, la Nation, la Lièvre et la Kiamika, qui forme environ soixante milles carrés de beaux terrains fertiles qui offrent de grands avantages de succès à la colonisation." (*Blainville et Rivard entrent.*)

SCÈNE VIII.

JULES, FÉLIX, CHARLES, BLAINVILLE et RIVARD.

RIVARD.—Mes chers amis, je me serais fait un reproche de partir sans venir vous serrer la main.

JULES.—M. Rivard, que nous sommes heureux de vous voir.

FÉLIX.—Il me fait plaisir de vous voir en aussi bonne santé.

RIVARD.—C'est une vraie jouissance pour le cœur, après une longue séparation, de rencontrer des amis d'enfance.

CHARLES.—Mais où donc avez-vous laissé Pierre Gagnon.

RIVARD.—Ah ! *le déplaisant*, il est resté en arrière pour faire étriver sans doute quelqu'un ou quelqu'une. (*Gagnon entre.*)

SCÈNE IX.

JULES, FÉLIX, CHARLES, BLAINVILLE, RIVARD et GAGNON.

GAGNON (*encore à la porte*).—Or ça, mademoiselle Louise, n'allez pas vous chagriner pour rien et faire pleurer vos beaux petits yeux, nous reviendrons encore. Ah ! M. Rivard ne partira pas pour le Nord sans venir faire ses adieux, n'ayez pas peur.—Bonjour, M. Jules, bonjour, M. Félix.

Jules et Félix.—Bonjour, bonjour, Pierre.

Gagnon.—Tonnerre d'un nom ! en ai-je appris une bonne nouvelle.

Jules.—Et laquelle ?

Gagnon.—C'est que vous allez venir rester nos voisins. Ça va-t-il être gai un peu après ce temps-ci, le soir ; cet hiver va-t-on en *tapper* des veillées !

Jules.—Nous ne sommes pas encore rendus.

Gagnon.—Non, mais ça viendra.

Charles.—Oui, oui, Pierre, ça viendra, ça viendra.

Gagnon.—Eh ! M. Rivard, tonnerre d'un nom, après ce temps-ci, va-t-on en faire une guerre aux arbres de la forêt. Pan, pan, pan. Un coup n'attendra pas l'autre.—M. Blainville, je vous demande pardon si je parle trop, mais le plaisir de revoir mes amis me transporte. Je suis comme un jeune veau qu'on met, pour la première fois, hors de l'étable.

Blainville.—Ça me fait plaisir de voir que le défrichement ne t'a pas abattu.

Gagnon.—Le défrichement m'abattre ! tonnerre d'un nom, c'est ce qui donne la vie, la force, la joie et le contentement.

Jules.—Ah ! ça, Pierre, faites-vous la guerre chez vous ?

Gagnon.—Une guerre à mort. Voici notre général. Chaque matin, nous marchons contre l'ennemi ; la hache à la main, nous enfonçons les bataillons serrés ; le combat devient sanglant, les coups retentissent, les blessés gémissent, les vaincus roulent sur le sol, nous couchons toujours sur le champ de bataille ; le soir, nous faisons le relevé du nombre des morts, et nous discutons le plan de la campagne du lendemain. Le lendemain, encore une victoire.

Blainville.—Avez-vous conquis bien du terrain sur l'ennemi ?

Gagnon.—Moi, je me bats, je ne fais pas de calculs ; le général pourrait vous dire cela.

Rivard.—A nous deux, dans le premier hiver, nous avons abattus quinze arpents de forêt.

Blainville.—Quinze arpents ! c'est beaucoup. Et avez-vous pu, dès la première année, les ensemencer tous ?

Rivard.—Sans doute ; j'ai semé quatre arpents en blé, quatre en avoine, deux en orge, deux en sarrasin, un en pois et un en patates ; et près du chantier, à l'endroit destiné à devenir plus tard le jardin, un arpent en blé-d'inde, tabac, choux, betteraves, oignons, carottes, raves et autres légumes.

Gagnon.—Ce qui a varié un peu la monotonie qui avait régné jusque-là dans nos festins.

RIVARD.—Je n'ai pas oublié non plus de planter tout autour de mon futur jardin quelques-uns des meilleurs arbres fruitiers qu'on voit à Ste-Thérèse, tels que, pommiers, cerisiers, pruniers, noyers, gadeliers, groseillers, etc.

BLAINVILLE.—Avez-vous semé du foin?

RIVARD.—Oui; car je compte faire rouler ma ferme sur l'élevage des bestiaux. J'ai cette année deux arpents en prairies, et, quand nous sommes partis, le foin avait la plus belle apparence.

GAGNON.—L'hiver prochain, tonnerre d'un nom, *la Caille* n'aura pas de misère, non plus que mes deux gros bœufs blancs, ce pauvre *Dick* et ce pauvre *Tom*.

JULES.—*Dick* et *Tom* sont toujours tes favoris.

GAGNON.—Pour sûr, les deux chers animaux! c'est moi qui les soigne, c'est moi qui les attelle, c'est moi qui les conduis. Pourtant il y a une lacune dans leur éducation?

JULES.—Laquelle?

GAGNON.—Ils ont été élevés chez M. Morris, et ils n'entendent que l'anglais. Quand je leur dis en français: *Hu! Dia!* ils ne comprennent pas.

FÉLIX.—Comment t'y prends-tu pour te faire obéir?

GAGNON.—Je leur cris en anglais, (*can you speak english? you speak english? Yes sir,*) je leur cris: *Djee, Wabaish*, alors ils se tuent pour se jeter à droite ou à gauche.

CHARLES.—Tu parles anglais comme M. *Drinkwater*.

BLAINVILLE.—Encore une question, M. Rivard. Cette année, combien avez-vous ensemencé d'arpents?

RIVARD.—L'hiver dernier, j'avais un homme de plus; aux quinze arpents que j'avais déjà abattus, j'ai pu ajouter vingt autres arpents.

BLAINVILLE.—Ainsi trente-cinq arpents en deux ans, n'est-ce pas admirable! Entendez-vous mes enfants? Nous qui sommes quatre hommes forts et vigoureux, que ne pourrions-nous pas faire?

JULES.—Je suppose que les souches, ça et là, montrent au-dessus du vert gazon leurs têtes noircies et dénudées.

RIVARD.—Oui, mais elles disparaissent bientôt derrière une mer ondulante d'épis dorés.

BLAINVILLE.—A combien estimez-vous, M. Rivard, le produit probable de votre récolte?

RIVARD.—Si elle ne trompe pas nos espérances, je ne la donnerais certainement pas pour $800 piastres.—Mais, je m'amuse trop; chez nous ont du apprendre mon arrivée, et l'on m'attend, sans doute, à la maison avec impatience.

BLAINVILLE.—C'est juste, monsieur, hâtez-vous d'aller porter la

joie au sein de votre famille. Vous êtes un brave jeune homme, que le ciel vous bénisse !

Rivard.—Merci, monsieur, pour vos bonnes paroles.

Blainvillle.—J'espère que vous viendrez nous voir souvent, pendant votre séjour à Ste-Thérèse ; j'ai bien des renseignements à vous demander sur votre exploitation.

Rivard.—Je ne manquerai pas, M. Blainville, de me rendre à votre invitation.

Gagnon.—Je crois que le bourgeois serait venu, même sans être invité.

Charles.—Avant de partir, Gagnon nous chantera bien sa chanson des bûcherons.

Jules et Félix.—Oui, oui, la chanson des bûcherons.

Gagnon.—Si ça pouvait vous convertir !

Jules.—Chante toujours.

Gagnon.—Vous allez répondre ?

Félix.—Nous répondrons, chante.

Gagnon.—(*Il chante, les autres répondent en chœur.*)

Frappez d'estoc ! Frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants ;
La forêt nous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Pauvres gens partis de la ville,
Au point du jour, par les grands froids,
Leur tâche ingrate est difficile
Durant l'hiver au fond des bois !
Mais la joyeuse insouciance
Ne les quitte pas un instant.
Leur devise est : Dieu ! confiance !
La hache au dos, causant, marchant,
La fatigue amène le chant.

Sous les grands pins, dans les clairières,
Ou sur les lacs des environs,
Par les montagnes, les rivières,
Ils sont partout, nos bûcherons.
Le cœur léger d'inquiétudes,
Ravageurs comme l'ouragan,
Ils parcourent les solitudes
Jusqu'aux mers du soleil couchant,
Toujours luttant, toujours cherchant.

Conquérante du territoire
La phalange des travailleurs
Ouvre des pages à l'histoire,
Au prix des plus rudes labeurs.
Les coups pleuvent drus en cadence,
Sur le pied des arbres géants,
Qui, traçant une courbe immense,
S'affaissent en rebondissant
Dans les flots d'un tourbillon blanc.

DEUXIÈME ACTE.

SCÈNE I.

JULES, HECTOR ET AMÉDÉE.

HECTOR.—Monsieur, quand partirons-nous pour Ste-Thérèse ?

JULES.—A la première occasion qui se présentera.

HECTOR.—Nous nous ennuyons tant ici, le Colorado est si triste ; le monde n'est pas bon par ici.

AMÉDÉE.—Ils laissent pleurer les petits enfants. J'ai bien hâte d'être rendu chez grand-papa.

JULES.—Mes enfants, avez-vous manqué de quelque chose aujourd'hui?

HECTOR.—Non, monsieur, depuis que vous nous avez recueillis sur le grand chemin, nous n'avons manqué de rien.

AMÉDÉE.—Nous n'avons plus faim, ni soif ; nous ne souffrons plus du froid.

HECTOR.—Mais nous avons bien souffert après que papa et maman ont été morts.

AMÉDÉE.—Maman a bien pleuré en nous quittant.

HECTOR.— Elle nous disait : " Pauvres enfants, qu'allez-vous devenir ;" puis elle ajoutait : " le bon Dieu prendra soin de vous."

JULES.— Sans doute, mes enfants, le bon Dieu n'abandonne pas les orphelins. Ayez confiance, bientôt vous serez chez votre grand-père à Ste-Thérèse. (*Félix entre.*)

SCÈNE II.

JULES, HECTOR, AMÉDÉE ET FÉLIX.

FÉLIX.—Bonjour, mon frère, enfin je t'ai trouvé.

JULES.—Quoi ! Félix !

FÉLIX.—Oui, moi-même.

JULES.—Mais... d'où viens-tu ?

FÉLIX.—Du Massachusetts, du New Jersey, de partout.

JULES.—Et où vas-tu ?

FÉLIX.—Ici, je viens te trouver ; je viens avec toi tenter fortune dans les mines.

JULES.—Et (j'aurais dû commencer par là) comment va la santé ?

FÉLIX.—La santé se porte assez bien, mais les affaires vont très mal.

JULES.—Je ne dirai pas, mon frère, que je suis content de te voir, car tu viens ici manger des fatigues et de la misère.—Mes enfants, retirez-vous dans votre appartement et laissez-nous seuls.

HECTOR.—Bonsoir, monsieur.

AMÉDÉE.—Bonne nuit, monsieur.

JULES.—Bonsoir, mes enfants. (*Hector et Amédée sortent.*)

SCÈNE III.

JULES ET FÉLIX.

FÉLIX.—Quels sont donc ces enfants ?

JULES.—Les deux fils d'Alphonse Desjardins.

FÉLIX.—Alphonse Desjardins, de la Côte Sud ?

JULES.—Oui.

FÉLIX.—Où est donc leur père ?

JULES.—Il est mort.

FÉLIX.—Et leur mère ?

JULES.—Morte aussi.

FÉLIX.—Et tu t'es constitué le protecteur de ces deux petits orphelins ?

JULES.—Oui, je les ai trouvés malades, couverts de haillons, mourant de faim. J'ai eu pitié d'eux, je me propose de les envoyer chez leurs parents à Ste-Thérèse, aussitôt que je rencontrerai quelqu'un qui partira pour le Canada.

FÉLIX.—Je t'approuve, mon frère, tu fais là une bonne action. Si je puis gagner quelqu'argent, je t'aiderai volontiers à défrayer le coût de leur passage. Pauvres petits enfants ! orphelins et si jeunes !

JULES.—Mais, mon frère, quelle a été ton histoire depuis quatre ans ?

FÉLIX.—Mon histoire, hélas ! peut se résumer en peu de mots. Elle est bien monotone et bien triste. J'ai passé mes journées, at-

taché à la roue d'une manufacture comme le bœuf l'est à la charrue.

Jules.—As-tu gagné quelque chose encore ?

Félix.—J'ai bien gagné un peu d'argent ; mais, ensuite, j'ai dû le dépenser dans les mortes saisons, alors que le travail cessait, ou bien quand il prenait fantaisie aux ouvriers de se mettre en grève.

Jules.—Ah ! les maudites grèves ! ce fléau des travailleurs fait donc aussi ses ravages dans les Etats de l'Est !

Félix.—C'est une véritable épidémie, il y en a toujours quelqu'une qui menace à l'horizon. Tous ces ouvriers des manufactures sont unis dans des sociétés secrètes, et, quand la société a décidé une *strike,* tout le monde doit y passer ; malheur au récalcitrant ! il peut se tenir pour certain d'être battu, assommé et peut-être assassiné.

Jules.—Il en est de même ici.

Félix.—Enfin, ahuri, fatigué, découragé, j'ai ramassé mes petites épargnes ; et un bon matin, j'ai pris les chars pour le Colorado ; je viens voir si je n'aurais pas, dans ces montagnes, meilleures chances.

Jules.—Les chances sont rares. Les mines ne rapportent de profits qu'aux grands propriétaires, et encore se ruinent-ils très souvent. Pour les piocheurs comme nous, c'est le travail le plus rude et le plus ingrat qu'on puisse imaginer.

Félix.—As-tu pu mettre de l'argent de côté ?

Jules.—Oui ; j'ai dans mon portefeuille quelques centaines de piastres, mais qu'elles me coûtent de peines et de sueurs ! j'en aurais bien d'avantage si j'étais resté au Canada.

Félix.—Sans compter que nous aurions vécu dans la société des parents et des amis.

Jules.—Ici, nous vivons au milieu d'un ramassis de voleurs, de flaneurs, de joueurs de cartes et de brigands. Chaque jour on entend parler de vols, de bagarres et de meurtres. On respire un air chargé de crimes et de blasphèmes. (*Boisvert et Lebrun entrent.*)

SCÈNE IV.

Jules, Félix, Boisvert et Lebrun.

Boisvert. — Jules, viens-tu avec nous ? j'ai fait une découverte.

Jules.—As-tu trouvé une nouvelle mine ?

Boisvert.—Non.

JULES.—Le moyen de faire de l'or ?

BOISVERT.—Ce n'est pas cela.

JULES.—Du diamant, du rubis ?

BOISVERT.—Mieux encore.... le moyen d'en boire, du rubis.... liquide.... fondu.... perlé.... parfumé !

JULES.—Vraiment, où donc ?

BOISVERT.—Tiens, en tournant la ruelle à gauche, puis à droite, il y a un enfoncement.

JULES.—Oui, eh bien ?

BOISVERT.—Eh bien, dans cet enfoncement, il y a un cantinier. Il vous a un rum ! que dis-je un rum, un sirop ! un miel ! et quel miel ! Sa taverne s'appelle : " *L'antre du cheval noir.* " Viens-tu ?

JULES.—Non.

LEBRUN.—Viens donc. Drinkwater y est déjà rendu, il y fait des siennes, il est si drôle !... Nous aurons du plaisir. Viens.

FÉLIX (*à part*).—Drinkwater ici !

JULES.—C'est inutile de me prier ; je vous l'ai dit, je reste.

LEBRUN.—C'est vrai, il a peur de perdre son âme.

JULES.—Ce ne serait pas si mal, après tout. Du reste, ces buvettes ne font pas seulement du mal à l'âme, elles consument notre travail et nos épargnes en partis de cabaret.

LEBRUN.—Bon, le voilà qui tourne à l'avarice.

JULES.— Que penserais-tu, Lebrun, d'un maçon qui toute la semaine, se fatiguerait à élever les murs d'un édifice et qui, le dimanche et le lundi, renverserait son ouvrage de fond en comble ?

LEBRUN.—Je dirais que c'est un fou.

JULES.—C'est pourtant ce que tu fais. Pendant cinq jours, tu élèves ton avoir de quelques dollars, et, le dimanche et le lundi, tu manges ce que tu as péniblement gagné par les sueurs d'une semaine.

LEBRUN.—Je le bois aussi.

JULES.—Combien as-tu dépensé depuis le matin ?

LEBRUN.—Un écu.

JULES.—Et hier dimanche ?

LEBRUN.—Une piastre.

JULES.—Cela fait neuf francs, et une piastre et demie que tu aurais dû gagner aujourd'hui lundi : voilà trois piastres que tu as perdues. N'en est-il pas ainsi toutes les semaines ?

LEBRUN.—Oui ! à peu près.

JULES.—Eh bien ! à cinquante-deux semaines, tu as dépensé inutilement au bout de l'année cent cinquante-six piastres. Ce n'est pas tout. Chaque matin tu prends un petit verre de dix sous, soit trois cent-soixante et cinq jours, cela fait trente-six piastres et cinquante centins ; ajoutons-y les cent cinquante-six piastres, total cent quatre-vingt-douze piastres et cinquante centins.

BOISVERT.—Tu nous fais un compte rond.

JULES.—Encore je ne compte pas les extra, les coups pardessus le marché, les traites à un ami. Ainsi, buveurs, vous mangez mal, vous avez à peine une chemise, vous ne payez pas vos dettes, vous n'avez plus de crédit, tandis qu'il y a longtemps que vous devriez avoir de l'argent à la banque.

BOISVERT.—Mon cher Jules, que veux-tu qu'un mineur économise ! c'est si peu de chose.

JULES.—Ce n'est pas si peu de chose, puisque, avec les économies que vous lui apporterez, l'aubergiste du *Cheval Noir*, avant deux ans, aura fait sa fortune ; oui, je le répète, aura fait une fortune, vous verrez.

BOISVERT.—Peut-être.

JULES.—Mon cher Boisvert, si des deux cents piastres que tu dépenses inutilement, tu mettais seulement la moitié de côté, à quarante ans, tu aurais au moins mille francs de rente.

LEBRUN.—Tant pis, moi, je veux jouir de la vie.

JULES.—Est-ce jouir de la vie que de l'abréger ? non, peu jouir et souffrir beaucoup, c'est la vie du buveur.

LEBRUN.—Le vin, le brandy, le wiskey, le rum, c'est ce qui réjouit le cœur de l'homme.

JULES.—" Celui qui vit dans le vin, mourra dans l'eau," dit le proverbe.

LEBRUN.—Peste du proverbe ! j'ai soif, moi, et je bois. (*Boisvert et Lebrun sortent.*)

SCÈNE V.

JULES ET FÉLIX.

JULES.—Ils ont soif, ces ivrognes, toujours soif, et ils ne peuvent se désaltérer.

FÉLIX.—Ce Drinkwater dont il vient de parler, est-ce notre M. Boileau, le " *go-a-head* et la *civilization ?* "

JULES.—Lui-même.

FÉLIX.—Que fait-il par ici ?

JULES.—Je t'assure qu'il est bien *dégradé*, il est tombé bien bas.

Félix.—Ah ! le malheureux. C'est le bon Dieu qui le punit. Imagine-toi qu'il avait réussi à embaucher huit cents familles.

Jules.—Huit cent familles !

Félix.—Oui, huit cent familles.

Jules.—Quelle perte pour le petit peuple canadien-français ! Les vrais patriotes ont bien raison de verser sur ces départs, des larmes amères.

Félix.—En effet, je le comprends maintenant. Ces infortunés ont trouvé bien noir et bien dur le pain de l'exil. Que de fois ils ont maudit ce gueux de Drinkwater.

Jules.—Mais comment ce misérable a-t-il pu faire tant de victimes ?

Félix — Comme il a fait avec nous, en multipliant les promesses outre mesure. D'abord, les enfants au-dessous de quinze ans ne devaient rien payer pour leur passage, les autres personnes devaient payer seulement dix piastres chacune, et pour faire ce paiement on leur donnait un délai d'une année.

Jules.—Et qu'est-il arrivé ?

Félix.—Les enfants ont payé leurs frais de route ; les grandes personnes ont dû donner douze piastres au lieu de dix, et le délai n'existait que dans l'imagination de Drinkwater. De plus, les enfants de huit à dix ans devaient gagner cinquante centins par jour et les autres une piastre.

Jules.—Et puis ?

Félix.— Plusieurs enfants n'ont rien reçu du tout ; d'autres ont reçu trente sous, un écu, une piastre, salaire dérisoire pour quinze jours. Ces pauvres enfants ont été maltraités d'une manière horrible, le chef d'atelier, homme brutal, en a saisi une couple à la gorge, dans ses accès de colère ; et on fut obligé de les lui arracher des bras, car il leur eut donné la mort, je crois.

Jules.—Les grandes personnes ont-elles été plus heureuses pour leur salaire ?

Félix.—Elles ont gagné, comme de raison, plus que les enfants ; mais on a retranché sur leurs gages, de manière qu'elles ne gagnent à peu près que leur nourriture.

Jules.—Et cette nourriture coûte cher ?

Félix.—Drinkwater leur avait promis qu'on leur fournirait les vivres au même prix qu'au Canada ; cependant ils n'ont pu s'en procurer qu'à un taux exhorbitant ; les œufs coûtaient deux schelings la douzaine, les patates deux piastres le minot, la farine, dix piastres le quart.

Jules.—C'est indigne, Drinkwater mériterait la prison.

Félix.—Enfin, il ne devait pas y avoir là de boisson enivrante ;

on y trouverait des écoles catholiques, des couvents, des prêtres canadiens.

JULES.—Ces conditions, je suppose, n'ont pas été respectées plus que les autres.

FÉLIX.—O dérision! en face même de la maison à six étages où étaient entassées les malheureuses familles, il y avait une taverne extrêmement mal tenue, où les ouvriers pouvaient aller boire tant qu'ils voulaient. Qu'il était triste de voir la douleur des bonnes mères canadiennes qui se voyaient jetées avec leurs enfants dans une atmosphère de scandale et de désordre.

JULES.—Il y avait des couvents?

FÉLIX.—Pas un seul.

JULES.—Des écoles catholiques?

FÉLIX.—Pas une seule.

JULES.—Des prêtres canadiens?

FÉLIX.—Pas un seul.

JULES.—A la fin que sont devenus ces pauvres gens?

FÉLIX.—Ceux qui avaient de l'argent ont quitté leurs fers et sont allés chercher de l'emploi ailleurs; mais c'est le petit nombre.

JULES.—Et les autres?

FÉLIX.—Les autres sont restés dans l'esclavage. Ils sont endettés; ils sont surveillés de jour et de nuit; ils n'ont presqu'aucun espoir de revoir le ciel libre de leur patrie.

JULES.—Canadiens-Français, voilà comme on est traité sur terre étrangère. Tous sont partis, cependant, avec la conviction qu'ils allaient sûrement trouver la fortune et le bonheur.

FÉLIX.—O compatriotes, ne croyez donc jamais aux promesses de ces misérables embaucheurs. Plus leurs paroles sont mielleuses, plus vous devez conclure qu'ils sont payés cher pour vous livrer à la rapacité des spéculateurs américains. (*Boileau, Boisvert et Lebrun entrent.*)

SCÈNE IV.

JULES, FÉLIX, BOILEAU, BOISVERT ET LEBRUN.

BOILEAU.—Vi... vive le pay... pays du *go... go a-head!*

BOISVERT.—Assis-toi là, et tais toi.

BOILEAU.—Et de la *ci.... civilization.*

LEBRUN.—Tais-toi, entends-tu?

FÉLIX (*à part*).—Ah! l'infâme! le misérable!

BOISVERT.—Ce pauvre Drinkwater, va, l'a échappé bel.

JULES.—Comment ?

BOISVERT.—Il a manqué d'être pendu.

JULES.—Et pourquoi donc ?

BOISVERT.—Ils étaient à boire après-midi, une bande de gaillards, à la taverne du *Cheval Noir* ; un verre n'attendait pas l'autre ; " A ta santé, Drinkwater, à la tienne.... à la nôtre." Bob tituba le premier, Drinkwater le suivit et roula sous la table, les autres se tenaient à peine sur leurs pieds. " A-t-on jamais vu un Drinkwater pareil ? Ça ne sait pas porter un verre de brandy ; le visage, il mérite d'être pendu.—Tiens, disent les autres, c'est une idée, pendons Drinkwater." Aussitôt dit, aussitôt fait. Le malheureux fut attaché par sa cravate à une poutre. Il râlait déjà et la langue lui sortait d'un demi-pied, quand nous arrivâmes fort à propos pour le décrocher.

LEBRUN.—Il s'est aplati le nez en tombant, il a saigné comme un bœuf.

JULES.—C'est encore en être quitte à bon marché.

FÉLIX.—Vous auriez bien dû le laisser pendre.

BOISVERT.—Vous êtes sévère, monsieur.

FÉLIX.—Je ne le suis pas.

BOISVERT.—Et pourquoi le laisser pendre ?

FÉLIX.—Pour expier son crime.

BOISVERT.—Quel crime ?

FÉLIX.—Celui d'avoir jeté dans la misère tant de pauvres familles canadiennes.

BOISVERT.—Où cela ?

FÉLIX.—Au Massachusetts.

BOISVERT.—Ah ! monsieur vient du Massachusetts ?—Jules, tu ne nous avais pas dit cela.

JULES.—Oui, c'est le frère dont je vous ai déjà parlé ; il travaillait dans les manufactures.

BOISVERT.—Très heureux, monsieur, de faire votre connaissance.

FÉLIX.—Moi pareillement.

BOILEAU.—Encore un pe.... petit coup ! vi.... vive le *go.... go-a-head !*

JULES.—Voyez, mes amis, dans quel état réduit la boisson. Après cela, vous avez le courage de fréquenter les tavernes !

LEBRUN.—Que veux-tu ? il faut bien faire comme les autres.

JULES.—Si les autres font mal, ce n'est pas une raison pour se jeter à leur suite dans le précipice.

Lebrun.—Le wiskey est si bon.

Jules.—Le feu est bon aussi ; néanmoins si vous vous chauffez trop, vous brûlerez.

Lebrun.—Mais un petit verre dans ces froides montagnes, cela réchauffe.

Jules.—Cela brûle, te dis-je; approche une allumette de ton petit verre, et tu verras comme il brûlera. Eh ! bien, ta boisson, ton eau de vie, que l'on devrait plutôt appeler *eau de mort*, brûle de même les organes où elle pénètre.

Félix.—Cela n'a rien d'étonnant ; car si d'énormes machines à vapeur en fer s'usent si vite sous l'action de l'eau chaude, combien plus les organes de l'homme, formés des tissus les plus délicats, seront-ils rongés par le feu du rum et des boissons alcooliques. L'estomac s'irrite de liquides aussi violents, c'est tout simple, et vous prenez cette irritation pour de la chaleur ?

Boisvert. — C'est possible, monsieur, c'est possible. Cependant, de temps en temps, un petit verre de liqueur, cela ne peut pas faire de mal.

Jules.—Toujours il vous en fera, seriez-vous Samson en personne. Le rum contient du cuivre. On ajoute à l'absinthe du vitriol bleu : un chien tomberait épileptique si on lui en faisait avaler une cuillerée. Toutes les liqueurs contiennent plus ou moins de sel de mercure ; l'alcool est un poison moins violent, mais au même titre que la strychnine ou l'arsenic.

Boisvert.—Oh ! oh ! c'est un peu fort.

Drinkwater.—Tiens, voi.... voilà mon chan.... chandelier, il faut que.... que je l'al.... l'allume. (*Il fait semblant de l'allumer à la lune qui éclaire par la fenêtre.*)

Boisvert.—Le fou ! le voilà qu'il essaie d'allumer sa chandelle à la clarté de la lune.

Boileau (*montant sur une chaise*).— C'te lune.... à quoi.... que.... ça sert.... la lune.... Pas ca.... capable d'al.... d'allumer la chan.... chandelle. (*Il tombe de sa chaise et roule par terre ; Boisvert et Lebrun le relèvent.*)

Jules.—N'est-ce pas une pitié ?

Boileau.—Voici le diable.... je le vois.... il roule, il roule dans les abîmes de l'éternité.... il tombe.... tombe.... tombe toujours.

Félix.—Le voilà tombé, lui, dans le délire.

Lebrun.—Oui, le *delirium tremens*.

Boileau.—Arrière, grand diable rouge, c'est toi le démon du vin... ce balafré, c'est le rum... cet autre à la face verte, c'est le brandy... ils m'enlacent... ils m'entraînent... non... je ne veux pas danser... voulez-vous me laisser ?

Félix.—Allez le coucher, je vous en prie, je ne puis supporter plus longtemps ce spectacle.

Boileau.—Oh ! l'affreux monstre, avec ses yeux jaunes, ses ailes d'étain, ses griffes de feu... C'est le démon de l'eau de vie... Oh ! il me brûle, il m'ouvre la poitrine.... il me mange le cœur.... à moi !... à moi !...

Boisvert.—N'aie pas peur, viens avec nous, nous allons te défendre. (*Boisvert et Lebrun entraînent Boileau dans une chambre.*)

SCÈNE VII.

Jules et Félix.

Jules.—Je suis dégoûté de ces scènes d'horreurs.

Félix.—C'est hideux.

Jules.—Quand on pense que cela se répète tous les jours.

Félix.—Quelle différence avec les amusements tranquilles de nos paisibles campagnes du Canada.

Jules.—Oui, heureux pays ! heureux habitants ! pourquoi ne faut-il comprendre ce bonheur que quand on l'a perdu !

Félix.—Dire combien je me suis ennuyé, c'est impossible.

Jules.—Moi aussi ; le dimanche surtout me pèse sur le cœur, l'isolement m'écrase.

Félix.—Que de fois, l'hiver, j'ai regretté ces belles promenades que nous faisions en cariole chez les amis, avec le beau cheval noir, pendus sur les guides : ough ! ough ! tout le monde se jetait aux fenêtres en disant : "venez voir les petits Blainville, les petits Blainville qui passent."

Jules.—Que de fois par la pensée, je me suis transporté à l'église de Ste-Thérèse ; j'y vois la vaste nef remplie d'un peuple nombreux ; je puis les nommer tous par leur nom. Je vois dans le chœur tout le collège en surplis.

Félix.—Et M. le curé en chair qui tonne.

Jules.—Et puis, quel beau chant ! Au sortir de l'église, on se trouve au milieu de toute cette population unie comme une seule et grande famille, entouré d'amis se serrant la main, qui, tout en fumant la pipe, s'enquièrent de la santé des absents.

Félix.—Il me semble entendre le son des clochettes suspendues au poitrail des centaines de chevaux qui reprennent gaiement le chemin de la demeure.

Jules.—Ou bien le soir, le joyeux carillon des cloches sonnant l'*Angelus*.

Félix.—Ce pauvre père ! cette chère mère ! et nos frères ! et

nos sœurs ! leur pensée ne me quitte pas, leur image me suit partout.

Jules.—De leur côté, comme ils doivent parler souvent de nous, le soir, au coin du feu.

Félix.—Es-tu resté en correspondance avec eux ?

Jules.—Oui, Charles m'écrit une couple de fois par année. Mais ils se plaignent de toi ; il paraît que tu ne leur donnes pas de tes nouvelles.

Félix.—C'est vrai. Dans les commencements j'ai été négligent ; puis j'ai eu honte de rompre le silence ; je n'avais que de mauvaises nouvelles à leur envoyer. Sont-ils contents d'être rendus à la Rouge ?

Jules.—Très contents ; et ils réussissent très bien. J'ai sur moi plusieurs lettres de Charles, de Papa, de Jean Rivard. Je les conserve comme un trésor ; de temps en temps je les relis, et cette lecture me console et m'encourage.

Félix.—Lis-m'en donc quelques-unes. Il y a si longtemps que je n'ai entendu les échos du pays et les voix de la famille.

Jules.—Avec plaisir. (*On frappe à la porte.*) Bon ! Est-ce fatiguant un peu ? Encore quelqu'un qui vient nous déranger.— Entrez. (*Short entre.*)

SCÈNE VIII.

Jules, Félix et Short.

Short.—Monsieur Drinkwater est-il ici ?

Jules.—Il est dans sa chambre.

Short.—Pourrais-je le voir ?

Jules.—Peut-être.

Félix, (*à part*).—Il est pas mal *gommé*.

Short.—J'aurais besoin de le voir tout de suite.

Jules, (*entr'ouvant la porte de la chambre*).—Boisvert, il y a ici un monsieur qui désirerait voir Drinkwater tout de suite ; il est pressé. (*Boileau, Boisvert et Lebrun entrent.*)

SCÈNE IX.

Jules, Félix, Short, Boileau, Boisvert et Lebrun.

Boileau.—Vi... vive le *go... go-a-head !*

Short.—Lequel de vous trois est M. Drinkwater ?

Boileau.—C'est... c'est moi.

Short (*lui mettant la main sur l'épaule*).— Vous êtes mon prisonnier.

Boileau.—Et la *ci... civilization.*

Boisvert.—Veuillez, monsieur, montrer votre *warrant.*

Short.—Le voici.

Lebrun.—Pourquoi arrêtez-vous cet homme ?

Short.—Lisez la teneur du *warrant.* Il paraît que cet après-midi, à l'*Antre du Cheval noir*, jouant au *poker* avec d'autres mineurs, il s'est servi de fausses cartes, et il a triché son adversaire.

Boisvert.—Dans l'état où il se trouve, il n'est guère en état de vous suivre.

Short.—Je dois faire mon devoir. S'il ne peut marcher, nous prendrons une voiture. Connaissez-vous M. *Greenwood* et M. *Brown?*

Boisvert.—Je suis M. Greenwood.

Lebrun.—Et moi, M. Brown.

Short.—On dit que vous étiez présents au jeu ? Vous êtes priés de nous accompagner, pour servir de témoins dans cette affaire. —L'ami, venez coucher à la cour de police,

Boileau.—Le *go... go-a-head* toujours !

Boisvert.—Messieurs, veuillez nous aider. (*Ils entrainent Boileau.*)

Boileau.—En enfer... ils veulent m'entrainer en enfer... je ne veux pas aller en enfer. (*Short, Boileau, Boisvert et Lebrun sortent.*)

SCÈNE X.

Jules et Félix.

Félix.—En enfer... en enfer... Ça me rappelle cette fois que Charles en colère lui disait : " Que le diable vous emporte."

Jules.—M. Drinkwater alors faisait le *gentleman.*

Félix.—Oui, pour notre malheur ; il nous éblouissait les yeux par ses bagnes, ses diamants et ses chaînes d'or.

Jules.—Quand on pense que la moitié des jeunes Canadiens dans ce pays, comme lui, prennent la route du cabaret, de la débauche et du vice, c'est à fendre le cœur.

Félix.—Oui, qui aurait su cela ? Je serais bien resté au pays, mais c'est trop tard. Charles avait raison, il a mieux calculé que nous.—Mais tu devais me lire une lettre de Charles, lis donc.

Jules.—Eh bien ! voici.—Cette lettre est du premier printemps

qu'il a passé au lac Nominingue.—" Mon cher frère, je vais te donner une courte description de notre établissement. Je ne te parlerai pas des routes qui y conduisent ; elles sont bordées d'arbres d'un bout à l'autre ; elles sont belles, tu peux y venir en carosse. Quant à notre résidence, elle est située sur une charmante petite colline ; elle est en outre ombragée de tous cotés par d'immenses bosquets des plus beaux arbres du monde. Les murailles sont faites de pièces de bois arrondies par la nature, les fentes sont soigneusement remplies de mousse ; ce qui empêche la neige et la pluie de pénétrer à l'intérieur. Le plafond n'est pas encore plâtré, et le parquet est à l'antique, justement comme au temps des patriarches. Quant à l'ameublement, je ne t'en parle pas, il est encore, s'il est possible, d'un goût plus primitif.

Félix.—Ce cher frère, comme il paraît content ! Il est mieux dans son chantier, certainement, que ne le sont les pauvres Canadiens entassés les uns sur les autres, dans les logements plus étroits des manufactures.

Jules.—Tiens, voici une lettre de Jean Rivard.—J'oubliais de te dire qu'il est marié.

Félix.—Avec *la Louise ?*

Jules.—Avec Louise.

Félix.—Ça devait finir comme cela, et ils sont heureux ?

Jules.—Comme deux pigeons.—Voici ce qu'il m'écrivait cinq mois après son mariage : " Mon cher Jules, ma bonne Louise est toujours contente. Notre jardin que nous avons considérablement agrandi est maintenant complètement enclos ; il ne comprend pas moins d'un bon acre de terre divisée en une dizaine de petits carrés égaux, bordés de jolies plates-bandes. Nous n'avons pas encore beaucoup de fleurs cette année, je n'ai pu me procurer autant de graines que j'aurais voulu ; mais cela viendra petit à petit ; et j'espère qu'avant trois ou quatre ans nos plates-bandes ne feront pas trop mauvaise figure. Je compte avoir, l'année prochaine, deux ou trois ruches d'abeilles qui mettront à profit les fleurs de notre jardin. La récolte a la meilleure apparence. Louise est toujours en parfaite santé et paraît tout-à-fait heureuse. Quand même elle n'aimerait pas le séjour de la forêt, je suis sûr qu'elle ne dirait rien, de peur de m'affliger ; mais tout me dit qu'elle ne se déplait pas dans sa nouvelle demeure."

Félix.—J'aime ces détails. Rivard a l'air satisfait dans son petit intérieur ; il a confiance dans l'avenir.

Jules.—Il est heureux ; sa vie s'écoule sans remords, sans soucis, sans ennui ; il goute les douceurs d'un travail calme et tranquille.

Félix.—Papa t'a-t-il écrit ?

Jules.—Oui, mais plus rarement. La dernière lettre que j'ai reçue de lui, est de l'automne dernier. La voici : " Tu me par-

donneras, mon cher Jules, d'avoir tant retardé à te répondre. Je suis accablé d'occupations de toutes sortes ; c'est à peine si je peux trouver un moment à moi. Outre mes travaux de défrichement, qui vont toujours leur train, j'ai à diriger en quelque sorte, l'établissement de tout un village. Je suis occupé du matin au soir. Ne sois pas surpris, mon cher Jules, si tu entends dire un jour que ton père est devenu un fondateur de ville. Tu ris, j'en suis sûr. Il est de fait pourtant qu'avant qu'il soit longtemps, les environs de notre demeure seront convertis en un village populeux et prospère. A l'heure qu'il est, nous venons de terminer la construction d'une église. Les RR. Pères Jésuites en ont la desserte. L'année prochaine ils ouvriront un collège. Tout marche et prospère autour de nous ; moulins, boutiques, magasins, tout surgit comme par enchantement. Si j'avais le temps de te donner des détails, tu en serais étonné toi-même. Je commence à croire que nous allons devenir riches, beaucoup plus que nous l'avons jamais rêvé. Ce qui est au moins certain, c'est que je puis être désormais sans inquiétude sur le sort de mes enfants qui ont bien voulu rester avec leur père. C'est un grand soulagement d'esprit pour ta mère et pour moi.

Félix.—Pauvre vieux père ! on dirait que dans ses dernières paroles, il t'a jeté un hameçon pour t'attaquer et te faire penser au retour.

Jules.—Je les ai prises comme cela, en effet.

Félix.—Que je serais heureux de le revoir !

Jules.—Moi aussi ! Mais j'ai si peu d'argent ; j'ai honte de retourner si pauvre après quatre années d'absence.

Félix.—C'est aussi le sentiment qui me retient.

Jules.—Veux-tu faire un marché ?

Félix.—Lequel ?

Jules.—Je vais te donner toutes mes épargnes ; tu retourneras le premier. Si tu es bien reçu chez nous, comme je n'en doute pas, si tu réussis dans le métier de défricheur, tu m'écriras, et j'irai vous rejoindre.

Félix.—La proposition n'est pas si mauvaise ! Je ne dis pas non ; nous en parlerons.

Jules.—Dans ce cas-là, tu ramènerais chez leur grand-père les deux petits Desjardins.

Félix.—Je m'en ferais un plaisir. En effet, mon frère, que faisons-nous ici ? Nous passons notre jeunesse dans l'ennui et l'amertume ; nous ne gagnons rien, absolument rien ; et quand bien même nous ramasserions une fortune, l'argent pourrait-il remplacer l'amitié d'une mère, l'intimité des amis, et le beau ciel de la patrie ? Pour tout au monde, jene voudrais laisser mes os sur la terre étrangère.

Jules.—C'est vrai. Sous l'accent de ta voix, mon frère, je sens vibrer au fond de mon cœur la fibre nationale. Tes paroles me font penser à de beaux vers sur l'amour de la patrie, que les deux petits Desjardins ont appris par cœur à l'école de la côte Nord, et que je prends plaisir à leur faire réciter le soir ; plus d'une fois, ils ont adouci ma tristesse. Veux-tu les entendre ?

Félix.—Je le veux bien. J'ai soif d'entendre parler de la patrie.

Jules.—Hector, Amédée, venez ici, mes enfants. (*Hector et Amédée entrent.*)

SCÈNE XI.

JULES, FÉLIX, HECTOR et AMÉDÉE.

Jules.—Mes enfants, récitez, pour monsieur, votre petite pièce de vers sur la colonisation. Voyons, mettez-vous là. Parlez fort et lentement.—Commencez.

Hector.

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entaîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folie envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Amèdée.

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain,
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole,
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Hector.

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile ;
Son cœur est sans amours, sa vie est sans plaisirs.
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Amédée.

Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,

Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Jules.—C'est beau, c'est vrai, c'est senti ; les larmes me viennent aux yeux malgré moi. Merci, mes bons petits enfants.

Félix.—Ce n'est pas tout. Chantez maintenant la chanson qui se rattache au morceau que vous venez de réciter.

Hector.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

Amédée.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés ;
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée,
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

Hector et Amédée.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

TROISIÈME ACTE.

SCÈNE I.

GAGNON *seul* (*chantant.*)

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine,
Verte au printemps, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre.
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

C'est drôle tout de même, M. Blainville nous invite à sa cabane pour faire une fête au sucre ; et de toute la compagnie, me voilà seul.... Tout le monde devait être rendu à midi sans faute, une heure sonne, deux heures.... et puis personne.... Si après cela, les *toques* sont durs, si la *tir* est gâtée, si la *trempette* est trop forte, ce sera leur faute. Pierre Gagnon s'en lave les mains. (*Il chante.*)

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit ;
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait les vendre
J'aimerais mieux me pendre.
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

(*Félix entre.*)

SCÈNE II.

GAGNON et FÉLIX.

FÉLIX.—Toujours gai, Pierre !

GAGNON.—Toujours, M. Félix ; il vaut mieux rire que pleurer.

FÉLIX.—Sans doute. Tu n'as pas pleuré souvent, je crois ?

GAGNON.—C'est vrai. Des fois, pourtant, j'ai eu des peines cuisantes. Quand *La Caille* est morte, par exemple, j'avais le cœur gros, je vous assure. Mais je vous avouerai franchement que mes plus grands chagrins n'ont pas duré plus de cinq minutes. A propos, que fait donc M. votre père et tous les invités ? il y a deux heures qu'ils devraient être arrivés.

FÉLIX.—Je ne sais trop, j'arrive directement de chez moi, du canton Labelle. Tiens, j'y pense, c'est aujourd'hui qu'a lieu la première réunion du conseil municipal de St-Ignace, et tu sais que mon père est un des conseillers ; ils peuvent avoir de grandes affaires à traiter.

GAGNON.—Ça pourrait bien être le cas, en effet ; surtout si *Gendreau le plaideux* se met à faire l'avocat, ils ne sortiront pas avant les étoiles. Or ça, M. Félix, comment trouvez-vous le métier d'habitant ?

FÉLIX.—Excellent, Pierre, magnifique.

GAGNON.—Regrettez-vous vos manufactures des Etats-Unis ?

FÉLIX.—Je ne regrette qu'une chose, c'est d'y être allé. J'ai perdu les quatre plus belles années de ma jeunesse. Si j'étais resté au Canada, j'aurais sous les pieds, comme mon frère Charles, une belle terre presque toute faite.

GAGNON.—Tout de même, on dit que vous n'allez pas mal en besogne.

FÉLIX.—Je voudrais aller encore plus vite. J'ensemencerai dix arpents au printemps.

GAGNON.—Dix arpents pour un homme seul, tonnerre d'un nom, c'est beau. Dites donc, ça vous force-t-il le *reinquier* que de bûcher toute la journée ?

FÉLIX.—Dans les commencements, je t'avoue que le soir j'avais les bras un peu raides, et les côtes sur le long ; mais je dormais d'un si bon appétit, je me levais le matin frais et dispos ; puis, vois-tu, je me sentais léger, j'avais la joie au cœur.

GAGNON.—C'est que la joie, voyez-vous, la joie, c'est quelque chose. Tonnerre d'un nom, vive la joie !

FÉLIX.—Je me sens libre, je suis roi et maître sur ma terre, je ne dépends plus d'un maître souvent dur et arbitraire. Je ne crains plus les grèves, la réduction des gages ; je travaille pour

mon compte, le profit est à moi. Le sol que je foule m'appartient ; je vis au milieu des miens, à quelque distance de ma famille ; si je tombe malade, mes bons parents viendront à mon secours ; je leur fais plaisir quand je parais dans la maison de mon père, je ne vois plus que des visages riants. Tous les dimanches, à la porte de l'église, je rencontre les amis et cela fait du bien au cœur. Autrefois, à Ste-Thérèse, je possédais tous ces avantages, mais je ne les comprenais pas ; l'expérience m'a instruit. Ah ! si les jeunes Canadiens savaient ce qu'ils perdent en s'expatriant, jamais ils ne quitteraient le Canada. (*Charles entre.*)

SCÈNE III.

GAGNON, FÉLIX ET CHARLES.

CHARLES.—Mon frère, savez-vous la nouvelle ?

FÉLIX.—Non.

CHARLES.—Mon père a été élu maire de St-Ignace.

FÉLIX.—Je me doutais que les choses tourneraient comme cela.

GAGNON.—Tonnerre d'un nom ! les conseillers ont montré de l'esprit. Ce cher M. Blainville est un si brave citoyen. Il a tant fait pour l'avancement du canton. Vive le maire de St-Ignace !

CHARLES.—Mon frère, savez-vous l'autre nouvelle ?

FÉLIX.—Non, vraiment.

CHARLES.—Notre frère Jules est arrivé du Colorado.

FÉLIX.—Jules est arrivé !

GAGNON.—M. Jules est arrivé !

CHARLES.—Oui, par la poste de ce matin.

FÉLIX.—Merci, mon Dieu, mes vœux sont exaucés.

GAGNON.—Tonnerre d'un nom, l'enfant prodigue est de retour, il faut tuer le veau gras. Vive M. Jules !

CHARLES.—Tout est sans dessus dessous à la maison. Papa va et vient, maman ne sait plus ce qu'elle fait, tout le monde pleure de joie.

FÉLIX.—Courons prendre part à l'allégresse générale.

CHARLES.—Non, dans un instant, ils vont tous être ici. Les invités étaient arrivés, mon frère a dit : " Je ne veux pas déranger votre fête ; allons tous ensemble à la cabane, je suis bien aise de commencer ma nouvelle vie de bûcheron par une noce dans les bois."

GAGNON.—Oui, la noce de M. le maire de St-Ignace. Quand on pense que M. Blainville est maire ! tonnerre d'un nom, ça me fait-il plaisir !

Félix.—Jules est-il changé?

Charles.—Oui, joliment, il est maigre et pâle; mais il a l'air si content d'être de retour.

Gagnon.—M. Blainville a-t-il été élu à *la lime!*

Charles.—Gendreau a fait opposition, mais il était seul.

Gagnon.—Ah! *le plaideux*, il mérite bien son nom: *Gendreau le plaideux*, le plaideux d'un plaideux!

Félix.—Jules s'est-il informé de moi?

Charles.—Oui, une de ses premières questions a été de demander oú tu étais. Il a paru tout joyeux quand on lui a dit que tu réussissais si bien. Il a ajouté: "Dans un an je veux avoir une belle terre comme lui."

Gagnon.—Tonnerre d'un nom, pourquoi M. Blainville, en sa qualité de maire, ne lui a-t-il pas donné une tappe à ce *plaideux* de Gendreau?

Charles.—Il lui en a donné une aussi; il lui a tappé sur l'épaule en lui disant: "Pour vous montrer, M. Gendreau, que je ne vons garde pas rancune, je vous invite à venir avec nous, cette après-midi, à la fête au sucre."

Gagnon.—Il n'a pas accepté, je suppose.

Charles.—Il a accepté.

Gagnon.—Ah! le plaideux, il aurait bien dû rester chez lui.

Charles.—Mais, les voici. (*Blainville entre, accompagné des invités.*)

SCÈNE IV.

Gagnon, Félix, Charles, Blainville, Gendreau, Graton, Desjardins, Paquet, Hector, Amédée et autres.

Gagnon.—Bonjour, M. le maire.

Blainville.—Bonjour, Pierre.

Gagnon.—Allons donc, vous autres, dites avec moi: Vive le maire de St-Ignace.

Tous.—Vive le maire de St-Ignace!

Gagnon.—Tonnerre d'un nom, en voilà-t-il une belle journée! où donc est M. Jules?

Blainville.—Il vient en arrière avec Jean Rivard.

Gendreau.—Oui, mais.... vous comprenez, je vous le répète, M. Blainville, comme je vous le disais tantôt, deux obstacles sérieux s'opposent à l'établissement d'écoles dans nos endroits: le manque d'argent et le manque de bras.

Blainville.—Il est ainsi dans les commencements, mais cet état de choses doit disparaître avec le progrès matériel de la localité.

Gendreau.—Qu'avons-nous besoin, M. Blainville, qu'avons-nous besoin de commissaires d'école ? On s'en est passé jusqu'à aujourd'hui, ne peut-on pas s'en passer encore ? (*Se tournant vers les invités.*) Défiez-vous, mes amis, défiez-vous de toutes ces nouveautés ; cela coûte de l'argent : c'est encore un piège qui nous est tendu à la suggestion du gouvernement. Une fois les commissaires nommés, on vous taxera sans miséricorde, et si vous ne pouvez pas payer, on vendra vos propriétés.

Tous.—Oh ! oh ! allons donc ! allons donc !

Blainville.—Supposons, M. Gendreau, que pas un individu, parmi nous, ne sache lire ni écrire, que ferions-nous ? où en serions-nous ? vous admettez sans doute, M. Gendreau, que nous ne pouvons pas nous passer de prêtres.

Gendreau.—C'est bon, j'admets qu'il en faut.

Blainville.—Ni même de magistrats pour rendre la justice ?

Gendreau.—C'est bon encore.

Blainville.—Vous admettez aussi, n'est-ce pas, que les notaires rendent quelquefois service en passant les contrats de mariage, en rédigeant les testaments, etc....

Gendreau.—Passe encore pour les notaires.

Blainville.—Et même sans être aussi savant qu'un notaire, n'est-ce pas un grand avantage que d'en savoir assez pour lire à l'église les prières de la messe, voir sur les gazettes ce que font nos membres au parlement, lire les journaux qui traitent d'agriculture et prendre connaissance de tout ce qui se passe dans le monde ?

Gendreau.—C'est vrai.

Blainville.—Supposons encore que vous, M. Gendreau, vous auriez des enfants pleins de talents naturels, annonçant les meilleures dispositions pour l'étude, qui, avec une bonne éducation, pourraient devenir des hommes éminents, des prêtres, des agriculteurs distingués, des juges, des avocats.... n'aimeriez-vous pas pouvoir les envoyer à l'école ?

Graton (*à part*).—Il le prend par son faible, il lui parle d'avocats.

Gendreau.—Peut-être.

Blainville.—Ne refusez pas aux autres ce que vous voudriez qu'on vous eut fait à vous-même. Certainement, avec un peu d'éducation, vous seriez devenu un maître avocat.

Gendreau.—Je le crois.

Tous.—Ah ! ah !

GRATON (*à part*).—Le voilà désarmé.

BLAINVILLE.—Pour moi, chaque fois que je rencontre sur mon chemin un de ces beaux enfants, au front élevé, à l'œil vif, présentant tous les signes de l'intelligence, je ne m'informe pas quels sont ses parents, s'ils sont riches ou pauvres, mais je me dis que ce serait pécher contre Dieu et contre la société que de laisser cette jeune intelligence sans culture. N'êtes-vous pas de mon avis, M. Gendreau ?

TOUS.—Nous le sommes, nous.

GRATON.—Laissez Gendreau prêcher dans le vide.

Desjardins.—Laissez-le plaider la controverse.

PAQUET.—Il se croit avocat.

GENDREAU (*piqué au vif*).— C'est bon, messieurs, riez bien. Pour moi, je dirai toujours : on veut nous taxer à tout jamais pour le seul plaisir de faire vivre des maîtres d'école ; à bas les taxes, à bas les gens qui veulent vivre aux dépens du peuple, à bas....

GAGNON.—Ferme ta *margoulette*, vieux grognard.

GENDREAU.—Tiens, c'est Pierre Gagnon qui....

GAGNON.—Oui, c'est moi, tonnerre d'un nom ; je suis *tanné* de t'entendre *jaspiner*.

GENDREAU.—Es-tu pour les taxes ?

GAGNON.—Oui, j'en veux des écoles, moi, j'en veux des écoles. (*Rivard et Jules entrent*.)

SCÈNE V.

GAGNON, FÉLIX, CHARLES, BLAINVILLE, GENDREAU, GRATON, DESJARDINS, HECTOR, AMÉDÉE, JULES, RIVARD ET AUTRES.

GAGNON.—Tiens, M. Jules ; bonjour, mon cher M. Jules. Le cœur me saute de joie de vous voir.

JULES.—Bonjour, Pierre. Toujours le même, tu ne vieillis pas.

GAGNON.—Tonnerre d'un nom, vous avez vieilli, vous ! Je savais bien que vous reviendriez.

JULES.—Et pourquoi donc ?

GAGNON.—Les Blainville ont trop de bon sang dans les veines pour se perdre comme ça.

JULES.—Voyons, trêve aux reproches comme aux compliments, Pierre. J'ai fait une faute, je veux la réparer. J'espère que tous mes bons amis m'aideront.

GAGNON.—Et puis vous avez eu bon nez, vous êtes arrivé juste

à temps pour le fricot.—M. Blainville, quand vous voudrez commencer le repas, tout est prêt.

Blainville.—Mes amis, approchez-vous sans cérémonie, prenez place autour de la table. (*Chacun prend sa place.*)

Gagnon.—D'abord, je vais servir la trempette. Si quelqu'un la trouve trop forte, il y a de l'eau sur la table pour la baptiser.... Que chacun émiette son pain; les uns aiment mieux le *casser* gros, les autres *fin;* j'ai voulu laisser chacun à son goût. Or ça, M. Jules, vous venez de loin, vous êtes maigre et fluet comme un *yankee*, vous en prendrez bien deux pleines *micouennes*.

Jules.—Comme tu voudras, Pierre.

Gagnon.—Mangez, messieurs, mangez; pendant ce temps-là, la chaudière bouille, le sirop s'épaissit, bientôt ce sera le tour de la tir. La neige est dure, les *toques* vont être fameuses.

Blainville.—Allons donc, Graton, est-ce que tu ne sais plus chanter?

Tous.—Oui, oui, une chanson, une chanson!

Graton.—(*Il chante, les autres répondent en cœur.*)

Dimanche après les vêpres
Y aura bal chez Boulé;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Louison Blais, comme les autres
Voulut itou y aller.

Louison Blais, comme les autres
Voulut itou y aller.
Non, lui dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, lui dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
Il s'en fut à l'étable
Les animaux soigner.

Il s'en fut à l'étable
Les animaux soigner;
Prit Barrett' par la patte
Et Caillett' par le pied.

Prit Barrett' par la patte
Et Caillett' par le pied.
Quand tout son train fut fait,
Il s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
Il s'en fut s'habiller ;
Mit son gilet barré
Et ses souliers français.

Mit son gilet barré
Et ses souliers français.
Quand il fut habillé
Il s'en fut chez Boulé.

Quand il fut habillé
Il s'en fut chez Boulé.
Quand il fut chez Boulé,
Il se mit à danser.

Quand il fut chez Boulé,
Il se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
Il s'en alla s'coucher.

GAGNON.— Dites donc, M. Jules, avez-vous du plaisir comme cela aux États-Unis ?

JULES.—Non, Pierre, voilà cinq ans que je n'ai pas ri de si bon cœur.

CHARLES.—Pourtant, comme disait M. *Drinkwater*, c'est le pays du *go-a-head* et de la *civilization*.

FÉLIX.—Oui, le *go-a-head* ne donne pas le temps de respirer. Il a créé, par de là les lignes, une nouvelle espèce d'hommes, un peuple à part, une race de machines vivantes.

CHARLES.—C'est le pays de la liberté.

FÉLIX.—Oui, ils portent le nom d'hommes libres, mais en réalité ce sont des esclaves, aussi esclaves que l'étaient les nègres en Louisiane et au Texas.

CHARLES.—Ils travaillent dans des palais et fabriquent de riches étoffes.

FÉLIX.—Oui, et ils habitent eux-mêmes de misérables réduits ; ils sont couverts de haillons.

CHARLES.—Ils respirent l'air de la grande république, à l'ombre du drapeau étoilé.

FÉLIX.—Oui, mais ils ne respirent dans leurs *factories* qu'un air vicié et corrompu ; leur travail est pénible et fatal au déve-

loppement de la vie. Quand ils sont devenus vieux ou malades, on les entasse dans les *poor-houses*, où ils meurent de misère et d'inanition.

DESJARDINS.—Tu dis que les hommes, là, sont des espèces de machines ?

FÉLIX.— Oui, entrez dans un de ces palais de l'industrie: le bruit est assourdissant, l'air siffle à nos oreilles, et devant vous, debout, pâles, fatigués, se tiennent des fantômes impassibles, comme s'ils étaient attachés à la roue de la destinée. L'ouvrage n'est jamais fini, il ne varie jamais. La main doit suivre ce mouvement mesuré et monotone qui demande le silence et fait trembler l'édifice jusque sur ses bases ; même la pensée est captive et comme dans les fers ; la grande machine, seule, semble vivre et être la cause unique des mouvements inconscients de mille corps humains.

JULES.—Dans le sud, aux jours de l'esclavage, les nègres, par leurs plaintives mélodies, soulageaient leur travail et adoucissaient la tristesse de leur cœur ; mais dans les manufactures, l'homme avance dans la vie, sans parole, sans chant, muet ; il travaille comme le cheval et le bœuf, en silence.

GAGNON.— Tonnerre d'un nom ! je mourrais bien par là. Il faut que je chante, moi. Pour le Canadien, le chant, c'est la vie.

FÉLIX.—Mais ce qui me faisait le plus de mal au cœur, c'est le sort des pauvres petits enfants. S'ils sortent de leurs misérables réduits, ils se trouvent dans la rue; c'est là leur seule place de jeux, au milieu du bruit, du va-et-vient des voitures, des mauvaises paroles et des blasphèmes. Ils ne voient jamais les fleurs s'épanouir, ils n'entendent pas les oiseaux chanter ni le ruisseau murmurer. Ils sont nés en prison et ils vivent dans les chaînes de la servitude.

BLAINVILLE.—Rien n'est si heureux que l'enfant de nos campagnes: nu-pieds, nu-tête, il court à travers les bois et les champs; ses facultés se développent fraîches et vigoureuses ; son œil vif, ses joues roses, la prestesse de ses mouvements, indiquent la santé et la force.

FÉLIX.—L'enfant des manufactures, au contraire, est faible de corps et faible d'esprit. Il vit dans son moulin ou dans la rue; l'air vicié du milieu où il se trouve le conduit presque toujours à la taverne.

JULES.—Oui, mes amis, jamais je n'ai compris comme dans ces tristes années de mon exil volontaire, ce qu'il y a de liberté, de douces joies et de bonheur dans notre cher Canada. Le grand patriote de notre politique avait bien raison de le dire et de le chanter : rien n'est si beau que son pays (*il chante.*)

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage,
Le mien, je chante à mes amis. (*bis*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du St-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie : } *bis*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs,
Et de nos montagnes altières
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets, est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année,
Offrent tour à tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête :
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays, il ne fut jamais traître,
A l'esclavage, il résista toujours ;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada ! son pays ! son amour !

O mon pays, de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux, voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

(*Lafleur et Labrie entrent.*)

SCÈNE VI.

GAGNON, FÉLIX, CHARLES, BLAINVILLE, GENDREAU, GRATON, DESJARDINS, HECTOR, AMÉDÉE, JULES, RIVARD, LAFLEUR, LABRIE ET AUTRES.

LAFLEUR.—Pardon, messieurs, si nous nous présentons à contre-temps. M. Rivard est-il ici ?

RIVARD.—C'est moi, messieurs ; entrez, s'il vous plait.

LAFLEUR.—Nous sommes allés frapper chez vous, M. Rivard ; on nous a dirigé vers cette sucrerie. Encore une fois, nous demandons excuse à la compagnie de la déranger au milieu de cette fête, mais c'est pour affaire importante.

RIVARD.—J'espère au moins que vous n'avez pas l'intention de me faire prisonnier.

LAFLEUR.—Non, certes, nous ne venons pas vous faire de chicane mal à propos. Nous allons vous dire en deux mots, pour aller au plus court, que nous sommes délégués auprès de vous, par les libres électeurs de Papineauville et des paroisses environnantes, pour vous prier de vous laisser porter candidat à la représentation du peuple en parlement, pour le comté d'Ottawa.

TOUS (*se levant de table*).—Très bien, très bien !

GAGNON.—M. Blainville, maire ! M. Rivard, représentant ! quelle belle fête au sucre !

LAFLEUR.—A plusieurs assemblées particulières, entre autres à Papineauville, à la Gatineau et à Aylmer, convoquées dans le but de faire choix d'un candidat digne de nous représenter à l'assemblée législative de Québec, c'est toujours votre nom qui a obtenu le plus grand nombre de suffrages.

RIVARD.—Monsieur, vous me surprenez.

LAFLEUR,—En effet, monsieur, soit dit sans vous flatter, vous avez tout ce qu'il faut pour faire un digne représentant du peuple, et en particulier de la classe agricole qui a un si grand besoin de bons représentants dans la législature.

TOUS.—C'est vrai, c'est vrai !

LAFLEUR.—Vous avez les mêmes intérêts que nous ; vous avez de l'instruction et la connaissance des affaires ; et ce qui vaut mieux que tout le reste, vous êtes connu pour votre droiture, votre intégrité, votre honnêteté ; pour tout dire en un mot, nous avons pleine et entière confiance dans votre patriotisme.

TOUS.—Oui, oui, nous avons confiance en vous.

RIVARD.—Votre demande me flatte assurément beaucoup ; et j'étais loin de m'attendre à cet honneur. Cependant, je ne vous dirais pas la vérité, si je vous laissais croire que je suis le moins

du monde embarrassé sur la réponse que je dois faire. J'ai réfléchi plus d'une fois à la ligne de conduite qu'un homme doit suivre en pareille circonstance, et ma réponse sera brève et claire.

GAGNON (*portant une buche*).—Voici le *husting*. M. Rivard, veuillez monter sur le *husting*.

TOUS.—Montez, montez sur le *husting*.

RIVARD (*après être monté sur la buche*).—Si je ne consultais que mes intérêts et mes affections personnelles, je jetterais loin de moi toute idée d'abandonner un genre de vie que j'aime et qui me convient, pour en adopter un autre qui me semble incompatible avec mes goûts et mes sentiments. Mais je sais que les devoirs d'un homme ne se bornent pas à la vie privée ; je sais que pour être bon citoyen, il faut encore s'occuper dans la mesure de ses forces, du bien-être et du bonheur de ses semblables, et que personne ne peut refuser de prendre sa part des charges que la société impose à quelques-uns de ses membres dans l'intérêt général.

TOUS.—Très bien ! très bien !

RIVARD.—J'accepte donc la candidature que vous venez de me proposer au nom d'une grande partie des électeurs du comté ; je me chargerai de votre mandat, si vous me le confiez, mais je ne le sollicite pas.

LABRIE.—Si toutefois quelqu'un s'avisait de vous susciter un adversaire, comme cela pourrait bien arriver, et qu'il fallût soutenir une lutte, je suppose que vous n'hésiteriez pas à mettre une petite somme au jeu.

RIVARD.—Monsieur, j'accepte une charge, je ne l'achète pas. Je me croirais criminel, grandement criminel, si je dépensais un sou pour me faire élire.

LABRIE.—Mais si votre adversaire y mettait de l'argent ?

RIVARD.—Qu'il en mette, ou qu'il n'en mette pas, ce n'est pas une question pour moi. S'il y a dans le comté d'Ottawa une majorité d'électeurs assez vile pour se vendre au plus offrant, soyez sûrs que je ne suis pas l'homme pour les représenter en parlement. Si l'on veut absolument corrompre le peuple canadien, autrefois d'une moralité à toute épreuve, je n'aurai au moins, Dieu merci, aucun reproche à me faire à cet égard.

GAGNON.—Tonnerre d'un nom ! hourra pour Jean Rivard, le candidat des honnêtes gens !

TOUS.—Hourra pour Jean Rivard !

GENDREAU.—Avant de crier hourra, moi, j'aimerais à connaître quelle sera la politique de notre futur représentant.

GAGNON.—Bon, encore le vieux grognard qui va nous élever un procès.

TOUS.—Ah ! le *plaideux !*

Rivard.—Laissez dire, messieurs. En posant cette question, M. Gendreau est dans son droit. Ma politique se résumera dans ces deux mots: la protection de l'agriculture et l'avancement de la colonisation.

Gendreau.—Mais quel serait, suivant vous, le meilleur moyen de perfectionner l'agriculture.

Rivard.—Ce serait, d'une manière générale, de protéger dans la législation les intérêts agricoles comme on le fait pour les intérêts commerciaux et manufacturiers. Ce serait, en particulier, d'encourager, par toute la province, l'établissement des cercles agricoles, et d'y envoyer des hommes entendus pour donner des lectures sur l'art de cultiver ; ce serait de favoriser, même à prix d'argent, l'érection de certaines industries se rapportant à l'agriculture, telles que beurreries, fromageries, manufactures de sucre de betteraves, afin de forcer, par l'appas du gain, les cultivateurs à abandonner la culture exclusive des grains pour admettre sur une plus grande échelle, celle du foin, des pâturages et des légumes.

Gendreau.—Et que feriez-vous pour la colonisation ?

Rivard.—Je ferais arpenter les cantons avant que les colons ne se présentent pour s'y établir ; je conduirais de tous côtés des chemins nombreux ; je pousserais dans les montagnes plusieurs lignes de chemin de fer ; en particulier je prolongerais, sous le nom de *Grand Nord*, le chemin de colonisation de St-Jérôme, d'abord jusqu'á Ste-Agathe, ensuite jusqu'au lac Nominingue, puis en passant par la tête de la Lièvre et de la Gatineau, jusqu'au lac Témiscamingue.

Gendreau.—Bon ! de ce train-là, vous allez ruiner la province ! Figurez-vous, messieurs, un gouvernement qui a sur les bras dix chemins de fer, vingt manufactures de sucre, cent fromageries, deux cents beurreries. Dépense ! dépense ! quelle dépense !

Rivard.—Oui, la dépense ! C'est là, je le sais, le grand obstacle. Il est vrai qu'on ne recule pas devant cette grave difficulté lorsqu'il s'agit de canaux, de vaisseaux transatlantiques, d'édifices gigantesques pour les bureaux du gouvernement, et mille autres choses peut être d'une importance secondaire. On y approprie alors, sans y regarder de près, des centaines, des milliers, des millions de piastres sous prétexte d'utilité publique. Mais lorsqu'il s'agit de l'agriculture, cette mamelle de l'état, comme l'appelait un grand ministre, cette reine des industries, comme disait Napoléon, la base, la source première de la richesse d'un pays, on tremble de se montrer généreux. Comment ne comprend-on pas que, dans un pays jeune comme le nôtre, l'agriculture devrait être l'objet principal de l'attention du législateur ? En supposant même pour un instant que le gouvernement se laissât aller à ce qui pourrait sembler une extravagance dans l'encouragement

donné à l'agriculture et aux industries qui s'y rattachent, qu'en résulterait-il ? Aurions-nous à craindre une banqueroute ? Oh ! non, au contraire, une prospérité inouïe se révèlerait tout-à-coup. Des centaines de jeunes gens qui végètent dans les professions, ou qui attendent leur vie du commerce, ou des industries des villes, des emplois publics, abandonneraient leurs projets pour se jeter avec courage dans cette carrière honorable. Et soyez sûrs d'une chose, du moment que la classe instruite sera attirée vers l'agriculture, la face du pays sera changée

Gendreau.—Et nous serons ruinés !

Gagnon.—Vas-tu fermer ta *margoulette ?*

Tous.—Oui, oui, Gendreau, tais-toi, c'est assez.

Rivard.—Messieurs, encourager le défrichement des terres incultes et la production du sol, non par des demi-mesures, mais par des mesures larges, généreuses, puissantes, voila ce qui stimulera le commerce et l'industrie et fera du Canada un pays véritablement prospère. Ce sera là ma politique, si j'ai l'honneur de vous représenter à l'assemblée législative de Québec, ce sera le premier article de mon programme. (*Applaudissements.*)

Blainville.—Mes amis, j'ai une petite histoire à vous conter. Il y a sept ans un jeune homme, sorti tout frais du collège, venait me faire ses adieux à la Grand'Côte, à Ste-Thérèse. Il partait pour s'enfoncer dans la forêt afin de se créer un établissement. Il n'avait pas l'air très fort, mais on voyait à ses paroles qu'un cœur vaillant battait dans sa poitrine. (*Applaudissements.*) Je le vis partir à pied, suivi d'un homme à son service, tous deux portant sur leurs épaules des sacs de provisions et les ustensils du défricheur.

Gagnon.—Cet homme là, c'était moi, tonnerre d'un nom ! c'était Pierre Gagnon.

Blainville.—En le voyant s'éloigner, je ne pus m'empêcher de m'écrier : "il y a du cœur et du nerf chez ce jeune homme ; il réussira, ou je me trompe fort." (*Applaudissaments.*) Eh bien ! mes amis, ce jeune homme, vous le connaissez sans doute.

Tous.—Oui, oui, hourra pour Jean Rivard !

Blainville.—Au milieu de cette forêt touffue, qu'il traversa à pied, s'élève aujourd'hui la belle et riche paroisse de St-Ignace, entourée de vingt autres paroisses florissantes. Electeurs du comté d'Ottawa (je voudrais être entendu de tous) et vous surtout, dont le travail et l'industrie ont fait ces cantons si prospères, dites, y a-t-il quelqu'un plus digne de vous représenter au parlement que notre brave et courageux concitoyen Jean Rivard ?

Tous.—Non, non, vive Jean Rivard !

Blainville.—Et aussi, dites: vive l'agriculture! car c'est l'agriculture intelligente, c'est l'agriculture raisonnée qui a fait M. Rivard ce que nous le voyons aujourd'hui: vive l'agriculture!

Tous.—Vive l'agriculture!

Blainville.—La colonisation est en train de créer, au sein des Laurentides, une nouvelle province de Québec, plus riche, plus populeuse que l'ancienne. La colonisation est l'œuvre de prédilection de M. Rivard, c'est pourquoi j'ajouterai: vive la colonisation!

Tous.—Vive la colonisation!